This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

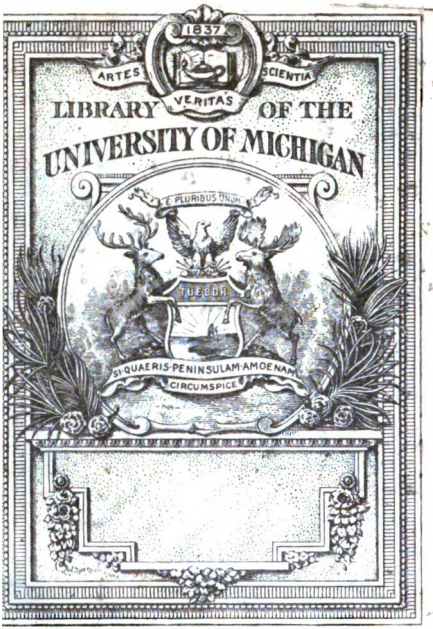
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



THE GIFT OF
A. A. Public Lib.

Digitized by Google

EDWARD VORSTER,

Digitized by Google

840.8
R43a

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

Digitized by Google

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Digitized by Google

Répertoire général

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

TOME XIII.

THE LIBRARY
FEB 19 1915
ANN ARBOR, MICH.

A PARIS,
Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Git-le-Cœur, N.° 8.

1814.

Digitized by Google

Digitized by Google

7 Feb. '16 J.E.H.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 29 août 1700.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE PUBLIC LIBRARY
FEB 15
ANN ARBOR, MICH.

NOTICE SUR DUFRESNY.

Charles Rivière Dufresny naquit à Paris, en 1648; il étoit arrière-petit-fils de la belle jardinière d'Anet qui avoit fixé les regards de Henri IV. Malgré les avantages que lui offroient sa naissance, ses talens, son esprit et la bienveillance particulière dont l'honoroit Louis XIV, il ne put presque jamais jouir d'une certaine aisance. ses dépenses alloient toujours au-delà de ce qu'il possédoit; il étoit si prodigue que le roi, après l'avoir inutilement comblé de bien, dit qu'il ne se croyoit pas assez puissant pour l'enrichir. Dufresny fut d'abord valet de chambre de ce prince, puis contrôleur de ses jardins; il eut pendant quelque temps le privilége de la manufacture des glaces, et obtint dans la suite celui du Mercure galant, pour la rédaction duquel il succéda à Devisé. Doué de beaucoup de goût pour tous les arts, il excelloit dans la construction des jardins, et avoit un talent particulier pour la musique. Les airs gravés dans le recueil de ses œuvres sont de sa composition. Les divers talens qu'il possédoit, loin de contribuer à accroître sa fortune, ne servirent qu'a

283168
Digitized by Google

sa ruine; son esprit cependant lui offroit quelques ressources. Dans les momens où sa dissipation le réduisoit à travailler pour gagner sa vie, il donna au théâtre italien plusieurs petites pièces qu'il composa tantôt seul, tantôt en société avec Regnard ou Biancolelli. Nous ne présenterons ici que la liste des ouvrages qu'il a faits pour le théâtre français.

Le premier qu'il y fit représenter fut le *Négligent*, comédie en trois actes, en prose, jouée le 27 février 1692. Cinq ans après, jour pour jour, Dufresny donna *le Chevalier joueur*, en cinq actes, en prose. Le sujet de cette pièce est le même que celui de la comédie de Regnard, représentée quatorze mois auparavant; chacun des deux auteurs prétendit en être l'inventeur; il paroît que l'honneur en appartient réellement à Dufresny; mais sa pièce n'eut qu'une représentation, et l'autre est restée en possession de la scène.

La Noce interrompue, en un acte, jouée le 19 août 1699, et la *Malade sans maladie*, en cinq actes, représentée le 27 novembre suivant, n'eurent aucun succès; mais l'*Esprit de contradiction*, comédie en un acte, que Dufresny donna l'année suivante, réussit complètement. C'est encore une des meilleures petites pièces du théâtre français.

Le 9 mars 1702, notre auteur fit jouer *le Double veuvage*, qui obtint beaucoup de succès; *le Faux honnête homme*, comédie en trois actes, en prose, qu'il donna le 24 février 1703, n'eut que trois représentations. Il publia le 2 août 1707, *le*

Digitized by Google

Faux instinct, en trois actes, en prose, joué quinze fois de suite. *Le Jaloux honteux de l'être*, en cinq actes, en prose, tomba à la première représentation qui eut lieu le 6 mars de l'année suivante. En 1709, le 22 octobre, Dufresny donna *la Joueuse*, comédie en cinq actes, en prose. Cette pièce n'eut que cinq représentations.

Le Lot supposé ou *la Coquette du village*, comédie en trois actes, en vers, donnée pour la première fois le 27 mai 1715, eut beaucoup de succès.

En 1719, Dufresny fit représenter deux pièces: *la Réconciliation normande*, en cinq actes, en vers, à laquelle il avoit d'abord donné le titre du *Procès de famille*; et *le Dédit*, en cinq actes, en vers.

La dernière pièce que cet auteur publia fut *le Mariage fait et rompu*, en trois actes, en vers, donnée avec beaucoup de succès, le 14 février 1721. *Le Faux sincère*, comédie en cinq actes, en vers, fut joué avec succès dix ans après.

Quatre autres comédies, *l'Epreuve*, *le Superstitieux*, *le Valet maître*, et *les Vapeurs*, furent brûlées par les héritiers de Dufresny.

Cet auteur s'étoit engagé deux fois dans les liens du mariage. La seconde union qu'il forma peint au naturel son caractère. Il épousa sa blanchisseuse, tant pour s'acquitter d'une modique somme qu'il lui devoit, que pour jouir du peu d'argent qu'elle avoit amassé par son travail.

Dufresny mourut à Paris, le 6 octobre 1724, âgé de soixante-quinze ans.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONSIEUR ORONTE.
MADAME ORONTE.
LUCAS, jardinier.
ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte.
VALÈRE, amant d'Angélique.
MONSIEUR THIBAUDOIS.
LE NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La scène est à la maison de campagne de M. Oronte.

Digitized by Google

L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colère.*

Morguì de la contredisouse, et de sa contredition!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non, Monsieur, je ne peu pu duré avec l'esprit de madame votre femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'a vous contredise tout son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel ça; mais y n'est pas naturel qu'a vienne contredire mon jardin.

Digitized by Google

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dans un jardin fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté, a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du bon crequin, a dit que c'est de la bergamotte; l'à où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, Gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable; mais laissons cela, Lucas; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pa de conseil dans ma tête, drès que j'ai disputé avec madame; ça me met en friche, moi et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me viant de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriois-vous contre elle,

Digitized by Google

qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-même? eh! vous dis-je pas toujou qu'ous êtes trop docile? Drès qu'a veut queuque chose, vous dites oui; drès qu'a voit qu'ou dites oui, a dit non; et vous le dites itou, et pi a redi oui par contrevarse, et vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu, Lucas, j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux; je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vous l'y laisserais donc itou la petite satisfaction de..... si c'étoit son plaisir da; mais gnia rien à craindre, son himeur est trop revêche pour ça. Tant y a, Monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais-vous? car gn'y a que moi qui a assez d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote fame; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, Monsieu, l'i a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent; ma philosophie à moi, c'est de gouvarner la vie du monde par mon méquier de jardinier. Vous vlé marier vote fille, par parenthèse; vous ne savé ce qui en sera; mais moi, j'ai vu tout ça dans mon jardi-

Digitized by Google

nage; car j'ai dit, quand madame viant dans mon jardin et qu'al voit qu'eun arbre est d'himeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. O, si al voit que sa fille est d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit; si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus. Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là? Je n'en sais rian, Madame. Mais ma fille par-ci; néant: mais mon mari par-là; *motus*. Et parce qu'al a vu que je ne li baillois pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'a m'a chassé; mais ce ne sera rian; car a me chasse comme ça tous les jours, et j'ai des finesses pour qu'a me reflatte par contredition. La v'là qui viant dans st'allée-ci; laissez-moi me raccommoder tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS.

Je serois morgué bian fâché de quitter ce bourgeois-ci; sa bourgeoiserie est pu argenteuse que ben des gentilshommeries que l'y a.

SCÈNE II.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

VENEZ-VOUS de vous mettre sous la protection

Digitized by Google

de mon mari? Il peut m'ordonner de vous garder céans; mais, à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vîte; venez me rendre les clefs, et que je vous paie vos gages.

LUCAS, *d'un ton pleureur.*

Je suis bian fâché de vous quitter. (*Il se retourne pour rire.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure.*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ah! ah! ah!

MADAME ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS.

Rian, rian. (*Il rit.*) Ah! ah! ah! (*Tristement.*) Cà, Madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE.

Je veux savoir de quoi vous riez.

LUCAS, *ne se cachant plus pour rire.*

Ah! ah! ah! ah! je ne peux pu me retenir; aussi ben me vlà tout chassé, je ne vous crains pu. Ah! ah! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ah! ah! tout franc, c'est comme l'y a long-temps que je sis las de votre himeur acariâte, et que je veux vous planté là, j'ai dit à par moi, si madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de st'avis: si je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion: oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par alle-même.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Quoi! afin que je te chasse?

LUCAS.

Je vous ai fait enne querelle; ah! ah! Mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE.

Oui, pour me faire pièce, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout à l'heure.

MADAME ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser; je veux vous quitter.

MADAME ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, et moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint point les gens malgré eux; et vous êtes d'une himeur....

MADAME ORONTE.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en souffre trop.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante, dans le fond?

LUCAS.

Morgué, nani, je sais bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde; mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux, a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE.

C'est une étrange chose que la prévention! car il n'y a guère de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guère, c'est vrai.

MADAME ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique?

LUCAS.

Eh! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE.

Ah! voilà parler cela!

LUCAS.

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Oui?

LUCAS.

Je sais ben encore mon avis à moi, su tout ça.

MADAME ORONTE.

Eh bien! Lucas?

LUCAS.

Mais ni de ma pensée, ni de celle de monsieu, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi?

LUCAS.

Vous n'en saurais rien, vous dis-je; car je vous vois veni. Vous êtes tantôt sur le oui, tantôt sur le non. Je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il? qu'en dit-elle? et tout çà, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun de guinguois, qui ne revienne à pas eun de ceux-là.

MADAME ORONTE.

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sais qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Holà! Angélique, holà, venez un peu ici.

LUCAS, *à part.*

Allons retrouvé monsieu sous le barciau.

Digitized by Google

SCÈNE III.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous de moi, ma mère?

MADAME ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée : mais je suis bonne, raisonnable ; et avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie ; voulez-vous être mariée ou non ?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le moi ; je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur ; là, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Ah ! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu, vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle à fait : écoutez-vous ses discours avec plaisir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment, ma mère.

MADAME ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée ?

ANGÉLIQUE.

Point du tout : car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari ?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mère.

MADAME ORONTE.

Que dites-vous donc ? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien ou comme un mal ; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGÉLIQUE.

Je ne le souhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre

Digitized by Google

me paroissent à peu près égales; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE.

Oh! cette suspension commence à m'impatienter, et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mère puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE.

Mais si je vous déterminois au mariage?

ANGÉLIQUE.

Mais raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille?

ANGÉLIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

MADAME ORONTE.

Quels discours, quel travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Quelle obstination ! quel acharnement !

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE.

Quoi ! vous me contredirez sans cesse ?

ANGÉLIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire ?

MADAME ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mère....

MADAME ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort : cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous. Une fille comme cela est un vrai fléau domestique; je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valère d'un côté, monsieur Thibaudois de l'autre; je ne vous ferez pas l'honneur, non, de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre père; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains; si elles ne le sont pas, hon!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE.

QUELLE violence il faut que je me fasse, sincère comme je le suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! cependant je n'ose me confier à personne dans la situation où je vois les choses.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

ME voici encore, Mademoiselle, et j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manières ont mis ma patience à bout: je suis outré; non, je ne me possède plus, quand je pense que depuis le temps que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prières, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler. Quand je vous parle de la plus violente passion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible; car enfin, on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGÉLIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, et rien plus.

Digitized by Google

VALÈRE.

Mais enfin, approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien.

VALÈRE.

Quoi toujours sur le même ton?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas?

VALÈRE.

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie de l'aversion?

VALÈRE.

Non, vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE.

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà que j'ai formé certain projet pour mon établissement, et que, suivant ce projet, il ne faut pas que ma mère sache si je vous aime ou si j'en aime un autre. Il faut que mon père l'ignore aussi, et par conséquent, que vous l'ignoriez vous-même; car si vous le saviez, mon père, ma mère, et tous ceux qui vous voient en seroient bientôt instruits.

VALÈRE.

Vous me croyez donc bien indiscret?

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Non; mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALÈRE.

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE.

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALÈRE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je? juste ciel!

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille, le seriez-vous davantage si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous?

VALÈRE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaisir! oui, mon bonheur seroit si grand...

ANGÉLIQUE.

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie ou vos désespoirs outrés, pourroient divulguer mon secret; et dès que ma mère sauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire, à coup sûr: ainsi, trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALÈRE.

Je ne les ignore plus, ingrate; et puisqu'il faut

THE PUBLIC LIBRARY
FEB 19 [illegible]5
Digitized by Google

vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE.

Cela pourroit être.

VALÈRE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! retournez-vous-en.

VALÈRE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mère. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.

ANGÉLIQUE.

Empêcher ce mariage! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALÈRE.

Non, cruelle, non: ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins; mais, s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon père ni ma mère; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

Digitized by Google

VALÈRE.

J'obéis aveuglément; mais, si vous me trompez.....

ANGÉLIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALÈRE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus....

ANGÉLIQUE.

Oh! pour me dire des injures, attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bientôt, ne vous impatientez point.

VALÈRE.

Quoi! vous pourriez...

ANGÉLIQUE.

Voilà mon père, partez vîte.

SCÈNE VI.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi, tu seras mariée selon mes désirs. Je triomphe, et je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, je crains bien...

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai

Digitized by Google

pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité, monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier, mais il est franc.

ANGÉLIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vues.

SCÈNE VII.

ORONTE, ANGÉLIQUE, M. THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, *étalant une grande veste dorée, paremens larges, gros ventre, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

Eh ben! voisin, eh ben! eh ben! ta femme dit donc

Digitized by Google

donc que... mais que dit-elle donc cette femme? Ah! te voilà, toi, fille? eh ben! eh ben! quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait; c'est fait, oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin, vlà des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous délibérions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS, *prenant les mains d'Angélique.*

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE.

Pendant que vous délibérerez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mère.

ORONTE.

Va vite, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaie; parlons de chose et d'autre : conte-moi un peu....

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi; conte... tu es bien gentille da, conte-moi un peu ça...

ANGÉLIQUE.

Il est temps que j'aille....

THIBAUDOIS, *la tenant toujours par le bras.*

Oh! je veux que tu me contes... Eh ben! je t'aime de tout mon cœur da, conte-moi un peu ça?

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez, je vous en suis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini: eh ben! comment fais-tu ce conte-là? conte-moi donc....

ORONTE, *ôtant la main d'Angélique de celle de Thibaudois.*

Oh! laissez-la aller, il ne faut pas que sa mère la voie avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille; dépêche-toi d'être ma femme.

SCÈNE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

Ça! raisonnons un peu sur la manière dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

Digitized by Google

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non, vraiment; car....

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expédient pour faire que....

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela: dis-moi, comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin.... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde; c'est une bonne tête.

Digitized by Google

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCÈNE IX.

ORONTE, LUCAS, THIBAUDOIS.

ORONTE.

Eh bien! Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieu que vlà, veut bien de mademoiselle Angélique, alle veut ben de li, madame le veut ben, vous le voulez ben, et moi itou, vlà qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vlà qu'est donc fait.

LUCAS.

Je dis que ça n'est pas fait; car, drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

Digitized by Google

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

Oh! je vous demande, si...

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS.

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don, si ne fauroit pas que je fissions là... comme si...

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

Vlà de biaux avis qu'ous avé-là! Fau vous faire conseillé de village, vous opinerois par écho. Je dis don moi, que la volonté de votre fame est comme eune giroite, qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui souflont su mademoiselle Angélique, monsieu d'un côté, et ce Valère de l'autre; guia don qu'a dire à votre fame, que c'est Valère que nous voulons, et a nou baillera sti-ci par oposite; vlà ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

Digitized by Google

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vîte, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin, je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche, à s'obstine sur ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre: le feu s'y boute, et quand sa contredition est allumée, si vous l'y alliais soutenir qu'al est honnête fame, a vous diroit qu'ous en avez menti. Mais la vlà. Je vas l'ostiner, et pi vou vienrais tout d'un coup lui demander Valère.

SCÈNE X.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Tu étois là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valère, ou de monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

Digitized by Google

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom!

MADAME ORONTE.

Tu tournes ton chapeau; c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimeroit mieux Valère.

LUCAS.

Hé! hé! hé!

MADAME ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille?

LUCAS.

Eh! mais...

MADAME ORONTE.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que le gros bien de monsieur Thibaudois ne sont pas préférables?

LUCAS.

Baon!

MADAME ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais...

MADAME ORONTE.

Faux raisonnement que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué!

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari qui te le fait dire?

LUCAS.

Palsangoi!

MADAME ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours! Oh bien! je lui déclare que malgré lui...

LUCAS.

Han...

MADAME ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS.

Pao!

MADAME ORONTE.

Oui... Il le prend sur ce ton-là! je lui ferai bien voir...

LUCAS.

Patata!

MADAME ORONTE.

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr.

MADAME ORONTE.

Oh! c'en est trop, mon mari: vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

(*Lucas fait signe à Oronte d'avancer, il le met à sa place à côté de madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.*)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

Continuez, Monsieur, continuez. Je voudrois bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE.

Il est vrai que je venois pour vous parler.

MADAME ORONTE.

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valère pourtant...

MADAME ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valère, et...

MADAME ORONTE.

Non, Monsieur; Valère n'a que faire de se présenter à moi.

Digitized by Google

ORONTE.

Eh ! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE.

Dès demain je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raison ?

MADAME ORONTE.

La raison est pour moi ; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux, et dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCÈNE XII.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Eh bien! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS.

Oh! parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté, et ce sera la première fois de sa vie.

ORONTE.

Çà, le notaire est-il arrivé ?

LUCAS.

Je m'en vas voir, et pis je revienrons encore crier que je voulons Valère, afin qu'a sine vîtement pour l'autre.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

J'ai tout entendu; j'étois là sous le berceau avec le notaire; il vient d'arriver : il est temps qu'il paroisse.

ORONTE.

Je vais lui parler; vas vîte rejoindre ta mère.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE.

Voila les choses au point où je les souhaitois, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCÈNE XV.

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS.

MADAME ORONTE.

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? à qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela, et afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vîte. (*Il s'en va.*)

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Que veut dire ce mystère? (*Elle lit bas.*) Hom, hom, hom... « Je vous donne avis que votre fille » est d'intelligence avec monsieur Thibaudois, » qu'elle veut épouser; et pour vous faire signer » le contrat, ils ont un notaire en main, qui se » doit trouver chez vous comme par hasard. » Justement c'est ce notaire que j'ai vu là avec Angélique: l'avis est bon. « En un mot, votre » mari doit feindre de ne vouloir point de mon- » sieur Thibaudois, afin que vous vous détermi- » niez pour lui. » Oui! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari?

SCÈNE XVI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *bas, à Oronte.*

Courage, Monsieu, crions ben fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vîte.

ORONTE.

Ecoutez, ma femme...

LUCAS.

Je vous disons donc que...

ORONTE.

Je veux que vous sachiez que...

LUCAS.

Que je sommes, vote mari...

ORONTE.

Vous dites que vous voulez monsieur Thibau-

Digitized by Google

dois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Al en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille ni la mienne qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, et je vous dis très-sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, *bas, à Lucas.*

Lucas.

LUCAS, *bas, à Oronte.*

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, Madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole ?

LUCAS.

Bon! vote parole, a va et vient comme l'air du temps.

MADAME ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE, *à*

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison,

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui?

LUCAS.

Ouais! l'y a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne saurois le croire.

LUCAS.

Hom! faut que l'y ait là queuque chose; je me doute quasiment....

SCÈNE XVIII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

Eh ben! eh ben! Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé, à vous; Madame vous charche pour ça.

Digitized by Google

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS.

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me moque de cela; si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, THIBAUDOIS, *qui suit Angélique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

Eh ben! eh ben! pauvre fille, te voilà mal, tu ne seras point mariée.

ANGÉLIQUE.

Voilà un fâcheux contre-temps.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc? j'en suis bien aise; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait; ne pleure point, va ne pleure point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon père, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mère, priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes là, Valère?

VALÈRE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. (*Il élève tout d'un coup sa voix.*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens, ni des reproches, ingrate: non, perfide; non traîtresse....

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, monsieur Thibaudois. Je voudrois bien savoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon père peut-il balancer entre les richesses de Monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je préfère la bonne humeur de Monsieur à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALÈRE.

Eh! morbleu, Monsieur....

ANGÉLIQUE, *prenant Valère par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Eh! ni moi non plus. Je vais rejoindre ton père. (*Bas, à Angélique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Votre procédé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez

affecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCÈNE XXI.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

MADAME ORONTE, *à part.*

Ma fille seule avec Valère!

VALÈRE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGÉLIQUE.

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de monsieur Thibaudois. Mon père veut que je l'épouse, et je vous déclare que j'en suis ravie.

VALÈRE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens. Je vais trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Allez, Monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALÈRE, *apercevant madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi, Madame; car enfin, il n'est plus temps de vous cacher mon amour pour une ingrate: vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE.

Vous me faites compassion, Monsieur: voir la fille et le père acharnés contre vous et contre moi!

Digitized by Google

J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALÈRE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALÈRE.

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE.

Mais, pour vous prouver, à vous qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendroit envie de vous offrir...

VALÈRE.

Je refuse vos offres, Madame, je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur...

VALÈRE.

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi? Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE.

Quoi! ma mère, vous voudriez m'engager malgré moi?

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Malgré vous, ma fille ! ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGÉLIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec monsieur Thibaudois.

MADAME ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma mère, je vous en conjure.

MADAME ORONTE.

Taisez-vous; je sais toutes vos menées, le notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! Pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous avez fait dresser contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valère.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Non, Madame, non, je ne signerai point; j'aimerois mieux mourir, que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, *imitant Valère.*

J'aimerois mieux mourir, que d'épouser votre fille! Vous prononcez cela bien naturellement.

VALÈRE.

Comme je le sens, ingrate.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Et comme je le souhaitois. Car, pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mère, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avois trompé vous-même.

VALÈRE.

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pour faire consentir ma mère à ce que je souhaitois, il a fallu laisser aussi mon père dans l'erreur. Il a agi naturellement; et quand j'ai vu qu'ils étoient tous pour monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mère, afin qu'elle fût contre; un billet inconnu l'a instruite du complot, et c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALÈRE.

Ce que j'entends est-il bien vrai? Mon malheur m'accable et, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrète; non, Valère, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALÈRE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

Non, Valère, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne seroit pas malgré vous, car ce seroit de bon cœur qu'ous l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ous manigancîais l'amour ensemble, et que vous faisiais semblant. Votre mère alloit baillé là-dedans, oui; mais je l'ai avertie qu'ous la trompiais.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

VALÈRE.

Malheureux que tu es.

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car madame va revouloir ce qu'a vouloit devant qu'a sût qu'ous vouliais l'y faire vouloir; tant qu'y a que je lui ai dit tout ça moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALÈRE.

Eh! maraud! que ne m'en demandois-tu deux cents?

Digitized by Google

LUCAS.

Il n'est pu temps, Madame sait tout. Stapandant si je vous voyois là votre argent, il ne seroit pu vrai que madame sait tout, car morgué a ne sait rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre Lucas...

VALÈRE.

Tiens; voilà ma bourse.

LUCAS.

Et vlà madame qui reviant, je vais vous épauler.

SCÈNE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, THIBAUDOIS.

LUCAS.

Venez donc vîte, Madame, vlà des jeunes gens qui se querellent; venez vîte les séparer; je les ai trouvés qui se disiont rage; ils se disputoient tant que j'ai cru qu'ils étoient déjà mariés ensemble.

MADAME ORONTE.

Révolter ma fille contre moi! il faut être bien insolent. Vous voilà encore céans, Monsieur? sortez tout à l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je suis plus complaisant que toi: tu me chasses, je m'en vas.

MADAME

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

MADAME ORONTE.

Un benêt, un sot...

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCÈNE XXV.

ORONTE, MADAME ORONTE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS, LE NOTAIRE.

ORONTE.

En vérité, ma femme....,

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

Si j'osôis, Madame, vous représenter....

MADAME ORONTE.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valère! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (*Elle signe.*) Allons, Angélique, signez après moi; obéissez.

ANGÉLIQUE, *en signant.*

Je ne serai pas mariée pour cela; car mon père ne veut pas signer.

MADAME ORONTE.

Signez, monsieur mon mari, signez, ou bien...

Digitized by Google

ORONTE.

Quand je signerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas signer Valère de force.

MADAME ORONTE.

Pour vous y obliger, Monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALÈRE *se jette tout d'un coup sur le contrat et le signe.*

Eh! je n'ai que faire de votre donation. (*Au notaire.*) Fuyez, Monsieur, emportez vîte la minute, de peur que Madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCÈNE XXVI.

ORONTE, MADAME ORONTE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avois ben dit, Madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGÉLIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mère.

VALÈRE.

Mille pardons, Madame.

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

MADAME ORONTE.

Oui, mais je déshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari, et je ferai pendre le notaire et Lucas.... Je suis désespérée. (*Elle s'enfuit.*)

VALÈRE.

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'esprit de contradiction.

FIN DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 8 mars 1702.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
L'INTENDANT de la comtesse.
LA VEUVE, qui croit l'être de l'intendant.
GUSMAN, maître d'hôtel de la comtesse.
DORANTE, neveu de l'intendant.
THÉRÈSE, nièce de la veuve.
UNE SUIVANTE de la comtesse.
FROSINE, servante de la veuve.
LE SUISSE de la comtesse.
LA SUISSESSE, femme du Suisse.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans un château de campagne, qui est à la comtesse.

Digitized by Google

LE

DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

Je suis ravie de vous voir de retour, Monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins, partout enfin.

DORANTE.

Bonjour, Frosine, bonjour.

FROSINE.

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la comtesse, toute sa maison et moi, Monsieur, nous vous attendons avec impatience : mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle, est-il mort ou en vie?

Digitized by Google

DORANTE.

Je n'en sais rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse qui en soit certaine; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons; elle se croit veuve, c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage.... m'entendez-vous, Monsieur?

DORANTE.

Eh! plaît-il?

FROSINE.

Je vous dis que pour faciliter votre mariage avec Thérèse, madame la comtesse, qui vous protège tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse que votre oncle est mort; elle est si sûre d'être veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier.... Monsieur!

DORANTE.

Que me contes-tu donc là?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires et les miennes; car les trente louis d'or que vous m'avez promis ont autant d'appas pour moi que Thérèse en a pour vous. Ecoutez-moi donc : pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa nièce; car, si....

DORANTE.

Eh! je sais tout cela, je viens d'entretenir madame la comtesse.

Digitized by Google

FROSINE.

Pardon, Monsieur, de mes discours inutiles; je devois m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté, qui....

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine! qu'elle a de charmes!

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes; ils n'ont que quinze ans ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, et vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un malheur de posséder ce que vous aimez tant! Voici quelques-unes de vos délicatesses bizarres : vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable, mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement : souhaitez-vous d'épouser?....

DORANTE.

Si je le souhaite!

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, et j'espère que Thérèse sera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE.

Hélas! c'est ce que je crains.

Digitized by Google

FROSINE.

Encore, oh! vous extravaguez: de grâce, Monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle?

DORANTE.

Non, Frosine, non; ce n'est ni caprice, ni extravagance; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérèse, mais je prévois que nous serons malheureux ensemble; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser?

DORANTE.

Si tu savois la réception qu'elle vient de me faire!

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air....

FROSINE.

Est-il possible?

DORANTE.

Après huit jours d'absence....

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement?

DORANTE.

Elle me reçoit en sautant, dansant; je la vois accourir d'une gaieté....

FROSINE.

Par ma foi vous n'êtes pas sage. Quoi! vous

Digitized by Google

vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir?

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah! je ne confonds point cette gaieté dissipée, avec le plaisir sensible et passionné que doit causer la vue de ce qu'on aime. Moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile; un saisissement.... une langueur... mon cœur palpite... ma vue se trouble... Ah! c'est ainsi que devroit s'exprimer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide et sensible qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choisirois pour mon repos une femme qui fût toujours gaie, et jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une maîtresse; mais dans une épouse.... hon!

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE.

On peut être sensible et avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toujours une épouse

Digitized by Google

vertueuse; et j'aimerois mieux une femme qui n'eût pas de passions, qu'une femme qui les sût vaincre.

SCÈNE II.

DORANTE, FROSINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *derrière le théâtre, chante.*

La, la, la. La, la. La, la, la, la, la.

DORANTE.

Entends-tu, Frosine? entends-tu?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?

DORANTE.

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THÉRÈSE, *chante.*

La fille la plus sage,
Dans le printemps,
Pense à mettre en usage,
La danse et les chants;
On dit aussi que dans le printemps,
La fille la plus sage,
La, la, la, la, la, la, la.

FROSINE.

Eh bien! la fille la plus sage.

THÉRÈSE, *chante.*

On dit aussi que dans le printemps
La fille la plus sage,
Pense au beau temps.

DORANTE *se tient à côté du théâtre.*

Je suis outré d'entendre cela.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Eh! vous voilà aussi vous, on ne vous voit quasi pas là, vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THÉRÈSE.

Vous êtes fâché de me voir rire, et moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est-ce ainsi que parle l'amour?

THÉRÈSE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t-il toujours affligé?

DORANTE.

Si j'avois moins de délicatesse....

THÉRÈSE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THÉRÈSE.

Oh! vos extravagances sont toujours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjouissantes.

DORANTE.

Quels discours, hélas! que vôtre caractère est éloigné du mien!

THÉRÈSE.

Mon caractère n'est pas plus éloigné du vôtre, que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage rapprochera tout cela.

Digitized by Google

DORANTE.

Çà, Frosine, je te fais juge.

FROSINE.

Je n'ai pas le loisir de juger; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THÉRÈSE.

Presse-la de s'habiller, car madame la comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Votre tante n'est encore qu'éveillée, et entre le réveil et la sortie d'une demi-veille, il y a bien des cérémonies de toilette.

SCÈNE III.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de savoir si nous nous convenons l'un et l'autre.

THÉRÈSE.

Belle demande! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, et je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnemens solides, je conclus que votre gaieté...

THÉRÈSE.

Oh! ma gaieté, ma gaieté, je conclus, moi,

Digitized by Google

moi, que ma gaieté vous doit prouver ma tendresse; et voici comme je raisonne, car vous m'avez appris à faire des raisonnemens : vous savez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parce qu'il est triste; je crains donc le mariage naturellement, je vois qu'on me veut marier avec vous, et je n'en suis pas plus chagrine. Eh bien! être gaie en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer?

DORANTE.

C'est ne me pas haïr.

THÉRÈSE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez-là, il me semble que c'est vous aimer assez passablement.

DORANTE.

Passablement est une expression bien touchante... passablement!

THÉRÈSE.

Oh! je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE.

Cette joie seroit à sa place, si vous étiez sûre que votre mariage réussît; mais, dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler; et, si vous aimiez, on vous verroit comme moi, inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gémir....

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, DORANTE, THÉRÈSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Eh bien! Thérèse, je travaille à vous marier, n'êtes-vous pas ravie?

THÉRÈSE, *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, Madame, je suis inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*A Dorante.*) Est-ce comme cela qu'on aime, Monsieur?

LA COMTESSE.

Fort bien, Thérèse, fort bien : c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup; l'intérêt que je prends à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi; je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me désennuyer de tout ce qui se présentera : notre veuve sera le principal sujet de notre divertissement; et la manière dont je m'y prends pour tirer de l'argent d'elle, est une espèce de comédie que je veux me donner.

THÉRÈSE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, et ne vous guère moquer d'elle! il faut avoir pitié des affligés,

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'aperçus que cette mort n'affligeoit que son visage.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner; car enfin si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être véritable, et mon oncle avoit l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE.

Oh! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve; après tout, c'est une extravagante; elle veut déshériter sa nièce, qui est ma filleule; en un mot, elle hait celle que vous aimez: pourquoi la ménager? seroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a pu trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée?

LA SUIVANTE.

J'ai su ce matin de Frosine qu'elle gardoit dans sa cassette un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme régulière doit en user ainsi pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? Çà, Dorante, allez prendre le deuil aussi pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre oncle.

TÉRÈSE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gusman me prépare. Il est juste que mon domestique contribue aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que votre suisse fût ici, car il chante plaisamment: sa femme est d'assez bonne humeur, et danse assez bien pour une suissesse.

LA COMTESSE.

La voici: que vient-elle m'annoncer?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE.

LA SUISSESSE.

Réjouissez-vous, Madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

J'en suis ravie; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déjà dit ?

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais ses secrets, il a raison, car je suis trop babillarde, et je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il est si lendore, il a la parole si longue, si longue, que j'aurois plutôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc ?

LA SUISSESSE.

Madame, pour paroître devant vous en courrier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi; car il étoit allé aux eaux pour s'éclaircir le teint.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, Madame, il étoit allé aux eaux pour se bien porter, et pour me plaire; car, comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis parce que mon mari est revenu, et aussi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les

Digitized by Google

femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les françaises pour l'amour; chacune a son usage, et souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre suisse, Madame; il va vous faire un beau discours; car il a de l'érudition, votre suisse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LE SUISSE.

LE SUISSE, *frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.*

Mondeme, mondeme.

LA COMTESSE.

Ne perdons point de temps en révérences; dites-moi si mon intendant est mort.

LE SUISSE.

Je savoir toutes ces chouses-là dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot: est-il mort, ou ne l'est-il pas?

LE SUISSE.

Faut que moi conte ça par ordonnance; car, quand je vous quitta, vous m'ordounîtes que je vous apporta toutes les circonvenances de notre voyage en arrangement par écriture.

LA COMTESSE.

Fort bien; ce que je veux savoir est écrit sur votre journal.

Digitized by Google

LE SUISSE.

Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres; ce que nous partâmes, ce que nous séjournîmes, et ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISSE.

A l'égard de premièrement, monsieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule; il y a dix ans que sa femme a du mariage, et qu'elle n'a point de génération, et que c'est pour cela qu'il alloit quérir des enfans aux eaux, vlà de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce récit ne me réjouissoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, monsieur l'intendant est encore pu ridicule, car j'aime le bon vin, moi, et lui fut aux eaux pour boire de l'eau, et dans cette eau-là, au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, et n'en est pas mort. Ecoutez, Suisse, il faut dire à la veuve, que quand son mari fut mort, il en mourut tout à fait.

Digitized by Google

LE SUISSE.

Ah! ah! ah! quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE.

Je passâmes hier par trente lieues d'ici, et tout contre-là son petit calèche rompu. Va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui sera dimanche, pour qu'on refasse mon calèche lundi, et je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce compte-là, il n'arrivera que demain, et ne viendra point aujourd'hui troubler notre projet. Çà, Mademoiselle, que celles de mes femmes qui savent danser se préparent pour la noce que je prétends faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; et moi, qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelques airs sur le veuvage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître d'hôtel qui les a faits : il se pique d'être maître de musique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voici; je crois qu'il compose, car il marche de mesure;

Digitized by Google

tenez, tenez, Madame, de la force dont il se tourmente, il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas; je veux m'en donner le plaisir.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, GUSMAN, LA SUIVANTE.

GUSMAN, *composant et ne voyant pas la comtesse, entre en marchant de mesure, et la bat avec ses mains.*

La, la, la, cela ne vaut rien, morbleu; ne trouverai-je point quelque idée toute neuve?.... (*Lentement.*) La, la, la, non, ce début là est dans Lulli... La, la, la, la, la, la; Lulli encore... La, la, la, la; encore Lulli: quoi! Lulli partout, de quelque côté que je me tourne! Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui; car parce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la; fort bien cela... La, la, la, la, la, la; admirable... La, la, la; merveilleux. (*Il chante ces derniers mots.*) Et le second dessus. La, la, et la base..... ton, ton... quelle fécondité! (*L'octave de haut en bas très-vîte.*) La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflux de génie! (*L'octave de bas en haut.*) La, la, la, la, la, la, la, la, (*sur le même ton.*) Les notes me gagnent, notons vîte. (*Il tire des lignes, et ne dit plus rien, mais note sur son genou, un genou en terre. Il jette les yeux du côté de la comtesse, et l'apercevant, met son chapeau par*

Digitized by Google

terre, et continue toujours. Il chante.) Pardon, Madame, pardon..., hon, hon, hon. (*Il note toujours.*) Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon... je note le dernier ton. (*Il se relève et salue la comtesse.*) C'est un duo pour un air de veuvage que vous m'avez commandé. (*Il donne à la suivante le papier sur lequel il a écrit.*) Tenez, Mademoiselle, vous savez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE.

J'aperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAN.

Chantons toujours, cela nous servira de répétition.

SCÈNE IX.

GUSMAN, LA SUIVANTE.

GUSMAN.

C'est vous qui représentez la veuve, imitez bien l'affliction des veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.
Sur un lugubre habit, un crêpe à triple étage
Effarouchera les amans :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage!
Ni pretintailles ni rubans,
Pendant deux ans!
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAN,

Digitized by Google

GUSMAN, *chante.*

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le courroux
D'une mère un peu trop sage,
Une femme craint son époux;
Mais la veuve, hors d'esclavage,
Ne craint ni mère ni jaloux.
Chantons, chantons les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher époux qui m'aima constamment.

GUSMAN.

Jusques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenoit sans cesse un si tendre langage!
Sa complaisance, sa douceur,

GUSMAN.

Cachoit toujours quelque infidèle ardeur
A votre jalouse fureur.

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il étoit d'une agréable humeur!

GUSMAN.

Quand il soupoit chez sa voisine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre?
Nous n'avions entre nous que le oui et le non.

GUSMAN.

Mais quand vous disiez l'un, il disoit toujours l'autre.

Digitized by Google

LA SUIVANTE.

Il étoit bienfaisant.

GUSMAN.

En ville libéral.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris enfin,

GUSMAN.

Le plus brutal.

LA SUIVANTE.

Que de vertus il avoit en partage!

GUSMAN.

Que de défauts il avoit en partage!

ENSEMBLE.

Pleurons, pleurons les malheurs } du veuvage.
Chantons, chantons les douceurs }

SCÈNE X.

GUSMAN, FROSINE, LA SUIVANTE.

FROSINE, *à la suivante.*

Retirez-vous, ma maîtresse s'approche. (*A Gusman.*) Elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAN.

On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisante point: je crains bien que tout ceci ne soit périlleux pour elle.

GUSMAN.

Comment donc?

Digitized by Google

FROSINE.

Elle m'a fait pitié, quand madame la comtesse lui a certifié son veuvage; c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAN.

Quoi! elle a senti le coup?

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup; car le moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAN.

Venons au fait; dis-moi, est-il bien vrai qu'elle soit amoureuse de Dorante, et qu'elle pense à l'épouser, aussitôt qu'elle croit son mari mort?

FROSINE.

Elle y pensoit bien dès son vivant, et je me suis toujours doutée qu'elle destinoit au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAN.

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinoit aussi à la nièce le poste de la tante; il me dit souvent que Thérèse n'est nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE.

Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAN.

Ces sentimens m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs,...

Digitized by Google

FROSINE.

Elle est régulière dans ses mœurs de parade, mais chez certaines femmes les mœurs de parade et les mœurs négligées sont aussi différentes, que coiffure de jour et coiffure de nuit.

GUSMAN.

Tout bien considéré, je conclus que le mari et la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils espèrent l'un de l'autre.

GUSMAN.

Oui, l'intérêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour et l'amitié n'en produisent de sincères dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit; car, en certains momens, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, caresse la succession qu'il en espère.

GUSMAN.

J'admire la sagesse des lois de notre province, qui permet aux époux de s'entredonner leurs biens; car l'espérance d'hériter l'un de l'autre est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance, je vais lui aider à contrefaire l'affligée.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

Ménagez votre poitrine, Madame, ménagez votre poitrine: gémir, soupirer, sanglotter, toutes ces démonstrations de douleur vous feroient plus de mal que la douleur même.

LA VEUVE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Çà, Madame, n'éludez point la proposition que je vous fais; répondez-moi précisément: vous n'aimez point à voir votre nièce, je veux l'éloigner de vous, et la marier en province: ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent?

LA VEUVE.

Voici le quatrième jour de mon veuvage: le quatrième, n'est-ce pas Frosine?

FROSINE, *sur le même ton.*

Le quatrième, oui.

LA VEUVE, *à la comtesse.*

Eh bien! Madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'afflictions et d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange me reste sur l'estomac comme un plomb.

Digitized by Google

FROSINE.

Nous ne mangeons point, et ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moi donc, Madame, consentez-vous...

LA VEUVE, *pleurant.*

Non, je ne serai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez, ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bientôt et pleurer long-temps, c'est notre dernière résolution.

LA VEUVE.

Je ne sais ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'esprit troublé, Madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires; je suis si foible!

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thérèse.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vécu, vous m'alléguiez pour excuse que vous espériez avoir des enfans: mais vos espérances et vos excuses sont mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontés; il faut ou marier Thérèse, ou me dire que vous ne le voulez pas.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Je ne puis me résoudre à marier ma nièce. Hélas! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre ainsi parler de mariage, on croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parce que mon bonheur étoit parfait, que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre; la marier, ce seroit l'exposer à être veuve et malheureuse comme moi. Ah! Madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite et la solitude....., c'est le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE.

En un mot, votre nièce...

Digitized by Google

LA VEUVE.

Non, non, je suis trop affligée, je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas. Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moi! me remarier!

LA COMTESSE.

Ecoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse, et ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires... je pourrois... (car je n'avois pas encore signé les comptes de votre mari...) c'est pourquoi je vous prie de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette; je vous en prie, je vous en prie.

SCÈNE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.*

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE.

Ces gens de qualité...

FROSINE.

Le prennent sur un ton.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Croient que leurs prières...

FROSINE.

Sont des commandemens. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grâce, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins, si votre mari vivoit; car il étoit aussi habile à défendre sa proie, qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Hélas! j'ai bien perdu.

FROSINE.

Madame la comtesse pourroit bien vous chicaner, oui. Vous me direz qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'est enrichi comme les autres, à embrouiller des affaires; mais enfin, si elle alloit vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement?

LA VEUVE.

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE.

Leur appui, c'est bien dit. Hélas! je suis sans appui.

Digitized by Google

FROSINE.

Sans appui! c'est pourquoi vous devez contenter madame la comtesse, afin que, possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE.

Ah! Frosine, si je pense à m'accommoder avec madame la comtesse, ce n'est que pour avoir du repos: mais, avant que de lui rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE, *à part.*

Comme Dorante. (*Haut.*) Quelque homme d'esprit; oui...

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de tête.

FROSINE.

A propos, Madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé?

FROSINE.

Oui, Madame; il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de tête ; si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes ?

LA VEUVE.

Il savoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vôtres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE.

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE.

Tout à l'heure, Madame.

LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante? Quelle sagesse! quelle sagesse!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Dites-moi donc vîte ce qu'a produit votre conversation avec ma tante?

DORANTE.

J'ai tourné son esprit de façon, qu'elle me laisse arbitre entre elle et madame la comtesse.

THÉRÈSE.

La plaisante chose!

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos; en un mot, elle facilitera notre union, sans le savoir.

THÉRÈSE.

Sans le savoir! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est notre bonheur?

THÉRÈSE.

Vous prendre pour juge contre elle-même! rien n'est plus plaisant; cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Eh! votre premier

Digitized by Google

mouvement ne devroit-il pas être un sentiment vif et passionné du bonheur...

THÉRÈSE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi, aussi! non, elle a des expressions...

THÉRÈSE.

Oh! ne me chicanez point. Je vais bien faire rire madame la comtesse.

DORANTE.

Quoi! me quitter sans me témoigner...

THÉRÈSE.

Je vous témoignerai des merveilles.

SCÈNE II.

DORANTE, THÉRÈSE, FROSINE.

THÉRÈSE.

Ah! Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joie... mais en récompense, Dorante est bien chagrin; je crois qu'il souhaiteroit quasi que notre mariage ne se fît point, et qu'il survînt quelque obstacle,

FROSINE.

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu; votre oncle est arrivé, Monsieur.

DORANTE.

Mon oncle! oh! ciel! je suis au désespoir.

THÉRÈSE.

Voilà tous nos projets renversés. Ah! Dorante, pourquoi m'aimez-vous tant? Que vous allez

Digitized by Google

être malheureux! Hélas! j'aurai autant de chagrin que vous. Plus d'espérance; je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous?

THÉRÈSE.

Désolée, désespérée.

DORANTE.

Quoi! vous ressentez...

THÉRÈSE.

Que je suis malheureuse!

DORANTE.

Ah! quelle joie pour moi! vous êtes sensible, je suis aimé, je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulois que votre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle soit ici? Quoi! dans le moment que je suis convaincu que je serois heureux! Ah! ciel! est-il un malheur égal au mien?

SCÈNE III.

GUSMAN, DORANTE, THÉRÈSE, FROSINE.

GUSMAN.

L'INTENDANT de retour, quel contretemps! prendre la poste pour venir nous désoler. La rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déjà où elle croit son mari!

Digitized by Google

FROSINE.

Pour moi, je leur souhaite à tous deux ce qu'ils désirent: à la femme la mort du mari, et au mari la mort de la femme. A moins que leurs désirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais mariés.

DORANTE.

Voici mon oncle.

THÉRÈSE.

Que lui dirons-nous ?

GUSMAN.

Je n'en sais rien.

SCÈNE IV.

L'INTENDANT, GUSMAN, DORANTE, THÉRÈSE, FROSINE.

L'INTENDANT.

Ouais! que signifie donc tout ceci? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre... Que vois-je ? tous trois en deuil ? Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil là ?

DORANTE.

Monsieur... (*Il fait une révérence et s'en va.*)

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit. Et vous, Thérèse, me direz-vous ?...

THÉRÈSE, *autre révérence.*

Je n'en sais rien, Monsieur.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Encore? Eh! je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude : pourquoi ce grand deuil ?

FROSINE, *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, GUSMAN.

L'INTENDANT.

Et vous, Gusman, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner? car enfin ce n'est pas madame la comtesse qui est morte; tous ses gens seroient aussi en deuil. Mon cher Gusman, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAN.

Eh! mais... (*A part.*) Que dirai-je?

L'INTENDANT.

Que dois-je penser en voyant cela ?

GUSMAN.

En voyant... leurs habits noirs... vous devez penser... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT.

Hom! je me doute...

GUSMAN.

Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT.

C'est assurément... mais je n'ose le croire.

Digitized by Google

GUSMAN.

Ni moi le dire.

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez... (*Il met ses mains sur ses yeux.*) Ma femme est morte.

GUSMAN, *à part.*

Il me vient une idée, faisons-lui croire... Il est amoureux de Thérèse, et cela fera que... cela est bon. Oui, ma foi. (*Haut.*) Monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ai bien vu que personne n'osoit m'apprendre la nouvelle.

GUSMAN.

Cela saute aux yeux. Je n'osois vous le dire non plus, moi : mais je me suis ressouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAN.

Vous soutenez tout cela comme un César.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAN.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillai en sursaut.

Digitized by Google

GUSMAN.

Voyez la sympathie, quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAN.

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible... là... qui disparoissoit. Mais comment cette mort est-elle arrivée ?

GUSMAN.

Je vais vous le dire, Monsieur. Vous saurez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT.

Oui.

GUSMAN.

Dans le moment qu'elle vous apparut... il lui prit... mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore ?

GUSMAN.

Il lui prit... je n'aime point à faire des récits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moi quelques circonstances.

GUSMAN.

Si vous voulez absolument savoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord.... elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie?

Digitized by Google

GUSMAN.

Non, Monsieur, de chagrin. On vient lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un [illegible]issement la saisit.... elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine, et vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant son mouchoir.*

S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer.... hon!....

GUSMAN.

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Hélas! j'ai fait une perte irréparable.... hon!

GUSMAN.

Cela se réparera, Monsieur, car....

L'INTENDANT.

C'étoit la meilleure femme, hon! hon!

GUSMAN.

Ecoutez-moi, de grâce.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur.... hon!

GUSMAN.

Ecoutez-moi donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse.... hon!... sincère.... désintéressée.... hon!.... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur.... hon! hon! hon!...

GUSMAN, *à part.*

Il va pleurer ici une heure, cela romproit mes mesures. (*Haut; il le tire par le bras.*) Monsieur,

Digitized by Google

vous me faites compassion, et je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la vérité, c'est que tous les médecins convinrent que... on a vu des femmes mourir de joie.

L'INTENDANT.

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAN.

Pour souhaiter votre mort, non; mais elle craignoit que vous vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

Oh! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAN.

Elle vouloit hériter de vous.

L'INTENDANT.

Oui.... L'intérêt....

GUSMAN.

L'intérêt la rendoit caressante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous....

L'INTENDANT.

Ah! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAN.

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé? mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire, et pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

Digitized by Google

GUSMAN.

Une malice....

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAN.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en étois si indigné....

GUSMAN.

Une malignité....

L'INTENDANT.

Si outré....

GUSMAN.

De démon....

L'INTENDANT.

Si excédé....

GUSMAN.

C'étoit un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'étoit morte, j'en serois mort.

GUSMAN.

A présent que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Thérèse, lorsque vous me fîtes confidence que vous vivriez plus long-temps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thérèse, je vous plains, car madame la comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Aujourd'hui!

GUSMAN.

C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami;

Digitized by Google

mais, avant que d'entrer en matière là-dessus, il est essentiel que vous évitiez madame la comtesse, jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Thérèse; mais cachez-vous vîte au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Thérèse.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiètes, et....

GUSMAN.

Entrez vîte, et pour cause; je vous amènerai Thérèse à l'instant : entrez vîte.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Mon idée est bonne, il donnera dans le panneau; c'est un petit génie foible, habile dans les affaires, et sot partout ailleurs. On en voit tant comme cela! Courons avertir... mais, si quelqu'un venoit le détromper. (*Il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*Il revient.*) Il faut que je reste aussi. Par où commencer? appelons quelqu'un de nos gens.

SCÈNE VII.

GUSMAN, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

Ah! monsieur le maître, notre intendant est revenu, quel malheur!

LE SUISSE.

Y revenir en poste, et vlà le malheur.

Digitized by Google

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS.

Vlà le malheur.

LE SUISSE.

Drès que son fame l'aura vu, a se doutera bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira point; pu de noce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE ET LE LAQUAIS.

Plus.

GUSMAN.

Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE.

Oh! oh! les vlà donc morts tous deux?

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs?

GUSMAN.

S'il vous questionne, ne répondez autre chose que, elle est morte; mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

LE SUISSE.

Elle est morte.

GUSMAN.

Fort bien. Mais ce n'est pas le tout, il faut l'empêcher de sortir de ces deux salles-ci; et pour cela il faut contrefaire les ivrognes.

Digitized by Google

LA SUISSESSE.

Je conduirai tout cela; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAN.

Oui, gardez-le moi jusqu'à ce que je revienne.

SCÈNE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

FAUT li dire pour toute guialogue : votre fame est morte, et buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanson que tu sais.

LE SUISSE.

Ah! ah! ce chanson de consolation à boire : la vlà.... hem....

Chagrin, chagrin contre ta noir fisage,
Moi savoir prendre un joyeux trinquement.
Poire un pti coup pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais quand ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout. (*Il boit.*)
Moi craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi consolir par un pti trinquement;
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans l'y perdre un pti goutte.

SCÈNE

SCÈNE IX.

L'INTENDANT, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce à dire donc, se réjouir ainsi de mon affliction?

LE SUISSE, *faisant l'ivrogne.*

Votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE ET LES LAQUAIS.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauds-là sont ivres.

LE SUISSE, *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.*

Qu'est-ce à dire donc?

UN LAQUAIS *apporte un banc.*

Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT.

Morbleu!

LA SUISSESSE, *l'arrêtant.*

Votre femme est partie, il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand mon fame sera morte, je m'enivrerai sur l'éphitalaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagnerai rien avec ces ivrognes-ci; rentrons pour attendre Gusman.

Digitized by Google

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusman vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir de vin;
Je connois bien sa finesse,
Mais moi l'être encor plus fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien;
Pendant qu'il fera le gille,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari, je suis trop sage,
Et mon cœur simple et benin
N'auroit jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Car s'il faisoit la dépense,
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

Digitized by Google

SCÈNE X.

L'INTENDANT, GUSMAN, THÉRÈSE.

GUSMAN, *faisant retirer les ivrognes.*

Chut, retirez-vous tous. Çà, Mademoiselle, entrez là dedans.

THÉRÈSE.

Le voici : je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT.

Ah! les voilà partis, allons joindre Gusman.

THÉRÈSE.

Je viens implorer votre bonté, Monsieur, je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que madame la comtesse ne vous marie.

THÉRÈSE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sol, c'est ce qui me désole.

GUSMAN.

Pas un sol! Monsieur, vous savez qu'elle n'a rien, et quand rien se marie avec rien, cela fait des enfans si tristes!.... Madame la comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THÉRÈSE.

Je ne me connois en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAN.

Elle dit qu'il est jeune.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAN.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THÉRÈSE.

J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fût éprouvée.

GUSMAN.

Qui eût déjà été marié.

THÉRÈSE.

Qui ait toujours eu pour sa femme mille complaisances.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Comme vous, par exemple.

THÉRÈSE.

Hélas! je ne serai jamais si heureuse que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la sagesse et le bon goût de cette personne là.

THÉRÈSE.

C'est mon goût naturel; vous savez, Monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse; mais en récompense je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentimens! les beaux sentimens!.... J'en suis si charmé, si transporté, que je vais de

Digitized by Google

ce pas trouver madame la comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne sorte.

SCÈNE XI.

GUSMAN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Cela ne va pas mal; mais si ma tante alloit rentrer?

GUSMAN.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sauroient se rencontrer sitôt; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, et nous tenons ici le mari: madame la comtesse a le mot, et elle va le ramener dans son appartement.

THÉRÈSE.

Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté, que Dorante a fait du sien.

GUSMAN.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fera consigner sa vieille veuve.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, GUSMAN, THÉRÈSE, FROSINE.

LA COMTESSE.

L'amour ne se cache point, Monsieur, et vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Thérèse.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Point du tout, Madame; mais enfin....

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus. Si vous voulez que je ne marie point Thérèse, et que je vous la garde pour vous consoler de votre veuvage dans quelque temps d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu; vous savez que je l'estime, je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui, je me sers de l'occasion; le notaire est là-dedans, je vais marier Thérèse à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, Madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir: mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement. Suivez-nous, Thérèse; votre présence facilitera cet accommodement-ci.

SCÈNE XIII.

DORANTE, FROSINE.

DORANTE.

Eh bien! Frosine?

FROSINE.

Ils sont après à taxer votre oncle. Qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve?

DORANTE.

Je la presse vivement; mais elle me pousse vivement aussi.

Digitized by Google

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnés ; mais moins je lui parois intelligent, plus elle se rend intelligible ; je n'y pouvois plus tenir ; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble : elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la déclaration qui opère, cela veut sortir, elle en aura le cœur net....La voici, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque déclaration qui soit obscure et intelligible.

SCÈNE XIV.

LA VEUVE, DORANTE, *un peu éloigné*, FROSINE.

LA VEUVE.

Ah ! Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas les vues éloignées que j'ai pour Dorante !

FROSINE.

Pourvu que ces vues éloignées ne s'approchent point trop, je les approuve.

LA VEUVE.

Serois-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes, qui n'envisageoient d'autre consolation que d'avaler les cendres de leurs époux ?

Digitized by Google

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle. Une prise de ces cendres là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE.

Frosine, dis-moi, Dorante ne se douteroit-il point de mes sentimens?

FROSINE.

Non, vraiment; mais soyez discrète, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur...

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection... mais finement, délicatement. Hélas! avec toutes ces précautions je ne laisse pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine sans cesse que l'ame du défunt me reproche... oui, dans ce moment même j'entends ses plaintes, le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.*

Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.*

Ah! ciel! ah! c'est vous, Dorante? vous m'avez fait une peur... J'ai cru entendre la voix de mon mari.

Digitized by Google

DORANTE.

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avoit mon oncle, tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE.

Il avoit le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manières de votre oncle, et ses manières me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ai donnés...

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage; j'aimois tant votre air de visage!

DORANTE.

Pensons à terminer.

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon époux, c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus vîte madame la comtesse; vous ne m'honorez point de votre attention.

Digitized by Google

LA VEUVE.

De l'attention ? c'est vous qui n'en avez guère. Vous me pressez de donner tout mon bien ; vous ne savez pas que plus j'en aurai... mieux ce sera pour vous... n'est-ce pas, Frosine ?... car, dans la suite... vous entendez bien, Monsieur... je pourrai bien vous... N'est-ce pas, Frosine ?... Je ne m'explique point... vous entendez bien, Monsieur... car la bienséance me défend de vous dire...

FROSINE.

Tout ce que vous lui avez déjà dit.

LA VEUVE.

Je vous dirai seulement qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma nièce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moi, Madame !

FROSINE.

Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois ; mais de peur que madame la comtesse ne vous donne malgré vous à ma nièce, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma nièce avec un autre mari que vous, avec un autre... et j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE.

Frosine.

Digitized by Google

FROSINE.

Monsieur.

SCÈNE XV.

GUSMAN, DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

Ah! Gusman, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAN.

Ah! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner, à la vérité.

GUSMAN.

A la vérité il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais, Gusman.

GUSMAN.

Mais, Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAN.

Il veut être nanti de Thérèse; il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE.

En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE.

C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource!

GUSMAN.

Je n'y en vois nulle.

Digitized by Google

FROSINE.

Mon génie est épuisé.

GUSMAN.

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste ciel! que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

GUSMAN, FROSINE.

GUSMAN.

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voie? nous n'en pouvons tirer nulle utilité, et je n'ai pas le courage d'en rire.

SCÈNE XVII.

GUSMAN.

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci: le mari est resté seul dans cet appartement-là, sa femme est seule dans celui-ci; ils ont tous deux la bride sur le cou. Voyons qui sortira le premier. Bon, voici le mari, j'aperçois aussi la femme. Eteignons les lumières pour faire durer plus long-temps le double veuvage.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

L'INTENDANT, GUSMAN.

L'INTENDANT.

MADAME la comtesse croyoit avoir trouvé sa dupe, et tirer de l'argent de moi sans me donner Thérèse; elle veut la marier de force à un autre; mais Thérèse seroit au désespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à moi: je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures; elle reviendra, attendons-la ici.

SCÈNE XIX.

GUSMAN, *caché;* L'INTENDANT, LA VEUVE.

LA VEUVE, *bas, à part.*

DORANTE ne m'a point suivie, il est resté ici, et on a éteint les lumières: ne seroit-ce point un rendez-vous qu'il auroit donné à Thérèse?

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Si Thérèse y [illegible]ent, je l'épouserai malgré la comtesse. Je n'ai qu'à l'emmener secrètement, qu'en arrivera-t-il?

LA VEUVE, *bas, à part.*

J'entends quelqu'un, c'est Dorante qui attend Thérèse.

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Oui, Thérèse me suivra; car elle m'a promis de m'épouser: que je serai aise! (*Il élève la voix.*) Ah!

Digitized by Google

LA VEUVE, *bas.*

Comme il soupire!.... (*Elevant aussi la voix.*) Le petit traître!

L'INTENDANT, *bas, à part.*

C'est Thérèse qui me cherche. (*Haut.*) Me voici.

LA VEUVE, *bas, à part.*

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est-ce moi que vous venez chercher ici?

LA VEUVE, *bas, à part.*

Ce son de voix me fait frémir.... mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentimens, contrefaisons la voix de Thérèse. (*Haut.*) Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Dorante.... (*Haut.*) Quoi! c'est Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi?

LA VEUVE, *bas, à part.*

Ah! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT.

Ingrate! perfide!

LA VEUVE, *bas, à part.*

Son ame.... me reproche....

L'INTENDANT.

Me trahir ainsi?

LA VEUVE, *bas, à part.*

C'est son ame qui revient; fuyons. (*Elle tombe*

Digitized by Google

dans un fauteuil.) Les jambes me manquent; crions: ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante!

LA VEUVE.

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoi! j'ai mal entendu? ce n'est pas Dorante?

LA VEUVE.

Eh non! je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moi?

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appelant son mari; elle craint madame la comtesse. Il n'y a que moi ici, ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ah!... a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc? (*Il rencontre sa main qu'il prend.*)

LA VEUVE.

Ah!... (*Elle s'évanouit.*)

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? Eh! plaît-il? la pudeur vous rend mignette... Hon!... Que cette main là est bien meilleure à

THE PUBLIC LIBRARY
FEB 19
ASTOR
Digitized by Google

baiser que celle de ma femme! la sienne étoit rude, celle-ci est douce; mais ne perdons point de temps, venez avec moi. (*Il tire.*) Qu'est-ce donc? vous trouvez-vous mal? Hé? (*Il la tire.*)

LA VEUVE.

Ah! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entends-je!

GUSMAN *accourt avec une bougie.*

Que faites-vous donc là tête à tête?

L'INTENDANT, *fuyant.*

Ah!

LA VEUVE, *fuyant.*

Ah!

GUSMAN.

Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frosine.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THÉRÈSE, FROSINE.

FROSINE.

Notre intendant est outré de n'être plus veuf: il peste contre madame la comtesse, qui lui a donné cette fausse joie, mais il n'ose rompre avec Gusman, il craint qu'il n'apprenne à sa chère épouse son infidélité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme: enfin Gusman fera de son mieux pour ramener cet esprit là.

THÉRÈSE.

Hélas! que pourra produire tout ceci?

FROSINE.

Cela pourroit peut-être... par hasard... supposé que... mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'chose; ils viennent, retirez-vous: je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCÈNE II.

L'INTENDANT, GUSMAN.

GUSMAN.

Oui, Monsieur, c'est la dissimulation qui main-

Digitized by Google

tient parmi les hommes la société civile et matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAN.

A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, et les auteurs se saluent de loin; la dissimulation farde les amitiés nouvelles, et récrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAN.

Sans la dissimulation, que de séparations secrètes s'érigeroient en divorces publics! mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris: c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusman!

GUSMAN.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, et elle ne peut pas s'être aperçue que vous la preniez pour Thérèse; car vous parliez bas, et elle étoit évanouie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense...

GUSMAN.

Qu'elle n'étoit qu'évanouie.

L'INTENDANT.

La perfide!

Digitized by Google

GUSMAN.

C'est avec cette perfide que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoi! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien?

GUSMAN.

C'est ce qui vous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme espérer vivre plus long-temps que son mari! cela est bien dénaturé.

GUSMAN.

Qu'un mari souhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT.

Avoir pour mon neveu un amour criminel!

GUSMAN.

Vous n'avez pour sa nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le ciel la punira; et ceux qui souhaitent la mort des autres, meurent toujours les premiers.

GUSMAN.

Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, et mon honneur dans le monde.

Digitized by Google

GUSMAN.

Fort bien; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes? oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAN.

Çà, commencez votre dissimulation par madame la comtesse; allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, et plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCÈNE III.

GUSMAN, FROSINE.

FROSINE.

Eh bien, Gusman?

GUSMAN.

Je l'ai amené à notre but.... il dissimulera... j'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma maîtresse sont encore plus violens: pour les adoucir elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAN.

C'est la force du sexe, que d'avoir ces foiblesses à commandement; car dans les grands accidens, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

Digitized by Google

FROSINE.

Elle se retranche là contre les réflexions; et quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAN.

Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevue?

FROSINE.

Oui. Voici la femme; fais venir le mari.

GUSMAN.

Je vais te l'amener.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE.

Ou es-tu donc, Frosine? tu m'abandonnes dans ma colère, je suis outrée... contre madame la comtesse.

FROSINE.

C'est-à-dire votre mari.

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir! il souhaite ma mort, le cruel! le traître!

FROSINE.

Oui, c'est une traître que cette madame la comtesse : mais votre mari mérite aussi votre colère, premièrement, parce qu'il est en vie, et de plus, parce qu'il est infidèle; mais de peur qu'il ne s'aperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin-d'œil votre amour en estime; et dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin-d'œil votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages... je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma nièce à cent lieues d'ici.

FROSINE.

Ça, allons embrasser votre époux, comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAN, FROSINE.

FROSINE.

Le voici, rappelez-vous toute la tendresse que vous aviez le jour de vos noces.

LA VEUVE.

Je frissonne.... mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

Digitized by Google

L'INTENDANT, *à Gusman.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Contraignez-vous. Point de rancune sur votre visage.

FROSINE, *à la veuve.*

Courage, Madame.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Faites un effort, Monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAN.

Allons donc.

(*Ils s'aperçoivent l'un l'autre, et courent s'embrasser avec une grimace de joie outrée.*)

L'INTENDANT.

Je revois ma chère femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mari.

(*Ils s'embrassent plusieurs fois, et se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.*)

L'INTENDANT.

Aïe!

LA VEUVE.

Ouf!

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joie.*

Ma joie est si grande, que.... aïe!

Digitized by Google

LA VEUVE.

Je suis si ravie, que... ouf !

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc ? votre joie paroît troublée.

LA VEUVE.

Cela est vrai, il me vient des mouvemens de colère... contre madame la comtesse.... car enfin, en vous faisant croire que j'étois morte, elle vous exposoit à quelque saisissement....

L'INTENDANT.

Elle se jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu merci, vous avez bon visage, vous paroissez avoir une santé... je suis outrée... contre madame la comtesse.

L'INTENDANT.

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour.... Hon ! que je hais madame la comtesse !

L'INTENDANT.

Enfin ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oui, une espèce de second mariage.

GUSMAN.

Un mariage posthume.

L'INTENDANT.

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA

Digitized by Google

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moi personne qui puisse espérer ma succession à votre préjudice, j'ai résolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec surprise et aigreur.*

Et moi je marie ma nièce à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur! c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE.

Moi, je n'entends point finesse en éloignant Thérèse.

SCÈNE VI.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAN, FROSINE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Voici madame la comtesse qui vient se réjouir; nous allons chanter et danser toute la nuit, et ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre premièrement; car madame la comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres ?

LA SUIVANTE.

Ne les savez-vous pas? La plaisanterie qu'on vous a faite, n'étoit-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne? Et vous, Madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandoit, c'étoit pour marier votre nièce en Basse-Normandie; comme vous n'avez rien voulu donner, madame la comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, *bas, à Frosine.*

Dorante en Gascogne ?

FROSINE.

Faites bonne contenance, la vertu.

L'INTENDANT, *à Gusman.*

Thérèse en Basse-Normandie ?

GUSMAN.

Taisez-vous, Monsieur, la dissimulation.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, LA VEUVE, DORANTE, THÉRÈSE, LA SUIVANTE, FROSINE, LA SUISSESSE.

LA COMTESSE.

Je viens prendre part à la joïe que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

Digitized by Google

(*On danse.*)

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille ou d'une nièce,
Qui pour suivre un mari, va quitter ses parens;
Son cœur sensible à la tendresse,
La fait pleurer et rire en même temps.

LA SUIVANTE, *à Thérèse.*

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidèle en mariage,
Et femme si fidèle avec mari normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'apercevoir qu'au lieu de vous réjouir, ceci vous attriste; il y a quelque chose là que je ne comprends point. Quand je marie à mes dépen un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous....

L'INTENDANT.

Eloignez-le, Madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarrasse d'une nièce....

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir, Madame.

LA COMTESSE.

Votre nièce partira demain pour la Basse-Normandie.

Digitized by Google

LA VEUVE.

J'y consens; mais....

LA COMTESSE.

Et votre neveu pour la Gascogne.

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite; mais....

LA COMTESSE.

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux?

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point... sa nièce unique.

GUSMAN.

Monsieur voudroit bien voir toujours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant; votre tendresse pour eux me feroit venir une idée; ce seroit de les garder dans ma maison, et de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAN, *bas, à l'intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme, et Thérèse restera auprès de vous.

FROSINE, *bas, à la veuve.*

Ce mariage punira votre mari, et vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hésitez encore à cette seconde proposition? cela me feroit soupçonner que...

LA VEUVE.

Point du tout, Madame.

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE.

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT.

Oui, Madame, et je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons : puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous hériterez l'un de l'autre; mais ils hériteront du dernier vivant, et vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE, *à la veuve.*

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THÉRÈSE, *à son oncle.*

Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province ?

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine, c'est la peur... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait, donnez-vous la main.

GUSMAN.

Un si joli mariage mériteroit un divertissement complet; mais nous n'avons dans ce château ni

Digitized by Google

musiciens, ni danseurs, et il nous est défendu d'en prendre en ville; contentez-vous donc d'une petite danse que je vous donnerai tantôt. Nous allons la répéter en votre présence.

(*On danse.*)

LA SUIVANTE, *à Thérèse.*

L'excès de votre enjouement
Chagrine votre amant.
L'excès de sa tendresse
Vous blesse :
L'hymen va vous guérir, l'hymen en moins d'un jour
Sait corriger l'excès d'enjouement et d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un galant bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on
Que j'en sois chagrine?
Non, non, non; ma foi non :
Je voudrois même, en quelque sorte,
Récompenser son joli jargon;
Mais ma vertu n'entend non plus raison
Qu'un suisse qui garde sa porte.

GUSMAN.

Puisque nous manquons de musiciens, je vais chanter moi seul une espèce d'opéra en raccourci.

La la la la : Je vais chanter, la la la la,
Mon opéra, la la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha! ha!
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,

Digitized by Google

D'une gravité.
Chant naturel, d'après nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque et bizarre, ta ri ta ri ta tou,
Voici la pièce, écoutez jusqu'au bout.
Une ritournelle tendre
Vous prépare au récit que vous allez entendre.
La lire
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra
Et cætera.
J'admire
La science
De mes chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs.
Quelles horreurs!
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne :
Où puis-je prendre un feu si beau!
Ma passacaille est encore un morceau,
Hon! je m'égare
En bécare;
Rentrons vîte en bémol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, sourdine, écho,
Echo, écho, écho,
Pour ma gigue elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'est pas nouveau,
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, et parcourant les airs,
Je dors; et mon sommeil est un enchantement.

Digitized by Google

Je fais le tout en badinant;
Mais la saillie,
Et l'effort d'un grand génie,
C'est mon petit menuet, et ma loure,
Et mon rigaudon,
Diguedon.
Dans mes chansonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles,
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis partout des coulez, murmurez,
Des régnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoire, et gloires immortelles.
Que vous dirai-je enfin? tous les traits les plus beaux
Des opéras nouveaux.

FIN DU DOUBLE VEUVAGE.

Digitized by Google

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
OU
LE LOT SUPPOSÉ,
COMÉDIE,
PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1715.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE BARON, seigneur du château.
LA VEUVE, voisine du baron.
ARGAN, voisin du baron.
GIRARD, receveur du village.
LUCAS, fermier du baron.
LISETTE, fille du fermier.

Digitized by Google

LA COQUETTE DE VILLAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD *tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.*

De Paris. A monsieur le baron du Hameau.
Gardons-lui cette lettre ; il n'est pas au château.
(*Il met dans sa poche la lettre du baron, et ouvre l'autre.*)
Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.
Justement : mon cousin, imprimeur à Paris,
Favorise par là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie,

Digitized by Google

Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attends monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas?

GIRARD *lit la lettre.*

« De Paris. Mon cher cousin, avant que d'avoir » distribué les listes que j'imprime pour la gran- » de loterie, je vous envoie deux listes fausses et » faites exprès, où j'ai mis en gros caractères : *Le* » *gros lot pour Lucas : cent mille francs ;* avec » la devise et le numéro; c'est ce que vous m'a- » vez demandé pour plaisanter dans votre village, » en faisant croire à votre émule le fermier Lucas » qu'il a le gros lot de cent mille francs. »

Avec ceci j'espère obtenir ma Lisette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cédera les baux :
Il est homme à donner dans de pareils panneaux.
Au fond, c'est pour son bien; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire son gendre,
Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh! devez-vous en prendre?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi; tu sais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime:
Je l'honore de plus, étant son receveur;
La recette est petite, et pour vous de bon cœur,
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce seroit trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris;
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari, doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'ennoblir au village;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut, prix pour prix,
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Lisette et reprenons querelle:
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de *l'assagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris, c'est la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection! hélas! bien mal lui prit
Quand vous vîntes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déjà coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,

Digitized by Google

Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh! c'est tant mieux, te dis-je:
C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté,
Nous avons là-dessus tant de fois disputé!
Par coquette, j'entends une fille très-sage,
Qui du foible d'autrui sait tirer avantage,
Qui toujours de sang-froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager.
Et sauve sa raison, où nous perdons la nôtre;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude:
Le beau droit que celui de faire des heureux!
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux:
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour et ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine;
J'ai beau m'en plaindre au père; hélas! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état;
Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied-plat.

GIRARD.

Et très-plat, d'accord: mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect? il m'en devroit peut-être.
Mais, non; chacun de nous prime sur son palier,
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon! c'est le vieux jeu sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards;
Enfin, le père fier, et la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle:
Maltôtier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque temps, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire,
Vous blâmez mon projet: ouais! quel est ce mystère!
J'ai depuis près d'un mois rôdé, tourné, couru;
En mon absence, hélas! qu'est-il donc survenu?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, Madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O FORTEUNE, ô forteune, est-c'baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toujours d'moi, quant est-c'que j't'attrap'rai?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête?

LUCAS.

Oui, c'est qu'a m'fait envie.
Je sis si las, si las, de labourer ma vie!
Labourer pour stici, labourer pour stila!
J'ai labouré trente ans, après trente ans me vla.
Labourer pour autrui c'est un p'tit labourage.
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn'courage.
Pour égaliser tout, faudroit-il pas morguoi
Qu'les autres à leur tour labourissent pour moi?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux;
C'est pu d'à moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quitte ou double; aussi j'ai joué, car ça m'ennuie:
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS.

Oui-da,
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun' par-là.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille.
Et l'amour du baron augmente.

LUCAS.

Il en pétille,
Mais ma fill' n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne et fine.

LUCAS.

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE.

Et le baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'faut pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien.
Mais Lisett' nous écoute. Eh! viens, ma fille, eh! viens.
Madame m'disoit là, qu'ton esprit la contente,
A dit q'tes si subtile, a dit q'tes si savante....

LISETTE.

Mon père, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill', tant pis. Car quand la terr' ne rend
Pas pu que c'que j'y s'mons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

Digitized by Google

LISETTE.

C'est pour plaire au baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en suis fait aimer, je suis obéissante,
Et je voudrois, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vîte. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'est déjà quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paroître embarrassée ; un homme de sang froid,
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit ;
Il soupçonne, examine, et reconnoît la feinte :
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte ;
Les traits les plus grossiers de l'affectation,
Loin de le rebuter, charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprends qu'à moitié vot' bell' prédicature,
Faut que c'qu'on dit' soit beau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font, sont des femmes bien fines :
Mais moi qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Ah! que vous irez loin! vous savez plaire et feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, sans feindre je lui plais;
S'il falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour,
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse.
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis?

LISETTE.

Hélas! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison,
Son bon jour: mais l'accès pourra bien lui reprendre:
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE.

Hélas! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Çà, je suis inquiète.
Je veux me marier aussi bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Faut feindre, a dit la veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor ben feindre d'la feintise.
Tu dis trop c'que tu pense, et c'est un défaut qu'ça;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh! consolez-vous, mon père.
Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guère.
Je sais feindre bien mieux que la veuve ne croit;
J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je suis innocente,
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS.

Oh! tu fais ben c'qu'a dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun' c'est not'maître.

LISETTE.

Il est vrai, c'en est une;
Mais s'il m'alloit manquer?

LUCAS.

Ha! ha! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu' pas, en avoir putôt deux.

Digitized by Google

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon père, et c'est à quoi je tâche:
Mais l'autre a moins de bien, c'est-là ce qui me fâche.
Pour monsieur le baron, voici ce que je crains.
Quoi que la veuve dise, ah! j'ai bien des chagrins!
Des discours qu'il me tient, je ne suis pas contente;
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raison,
Il dit qu'il veut rester encor dix ans garçon.

LUCAS.

Rester garçon encor, garçon! oh! oh! queux drille!
Il voudroit t'épouser, qu'tu restisse aussi fille!

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces signeurs-là, l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS.

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard peut-être?

LISETTE.

Fi!

LUCAS.

J'l'y dirai donc fi, drès qu'je l'verrai paroître?
Je l'chass'rai.

LISETTE.

Le chasser? ah! gardez-vous en bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien;

Digitized by Google

Si les autres manquoient et lui qu'il fît fortune,
Que sait-on?

LUCAS.

C'est ben dit: en vla donc tras pour une?
Mais qu'est donc c'nouveau là q'tu dis qu'est l'pu certain.

LISETTE.

S'il m'épouse, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre!

LISETTE.

J'empêcherai par là son avantage.

LUCAS.

Morgué!

LISETTE.

Car je romprai par là son mariage.

LUCAS.

Tatigué!

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner:
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah! jarni ventre bille!
Tu la ruine, ell' qui t'aim' comm' si t'étois sa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse: et d'une.

Digitized by Google

L'autre leçon qu'encore hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la veuve, mais...

LUCAS.

Mais, t'aim'pu c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en suis au désespoir; au fond j'ai le cœur bon.
J'aimerois mieux pour elle épouser le baron.

LUCAS.

Oui, car il est pu riche, et tu gagn'rois au change.
En cas des tras amans, vla c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'est comme rien, oui; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS.

Faut ben du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils savoient qu'ils sont deux.

LISETTE.

Monsieur le baron rentre.

LUCAS.

Oui; çà j'men vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colère.
Il faut voir s'il m'épouse.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE BARON, LUCAS, LISETTE.

LUCAS, *à Lisette.*

Oh! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra morgué, car le vla tout pensif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter; ouf! cela m'inquiète :
Pourrois-je me résoudre à ne plus voir Lisette?

LISETTE, *bas, à son père.*

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'men vas m'en aller.

LISETTE.

Eh! ne le quittez pas.

LUCAS.

J'ly ai dit, je n'sis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j' m'en vas.

LISETTE.

Quitter un si bon maître!

LUCAS.

Aussi ben te vla grande, et c'est eun' cruauté;
Dans un villag' tu pards ton temps et ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse :
Oui, j't'enmène à Paris, drès demain, car ça presse.
Tantquia qu'un vartigo m'a fâché tout à fait,
Et j'n'entends pu raison, drès qu'j'ai là mon toupet.
(*Enfonçant son chapeau dans sa tête, et passant devant le baron.*)
J'sis fâché de l'quitter; mais morgué j'm'en console.

SCÈNE

SCÈNE VI.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole;
Est-il devenu fou? que peut-il donc vouloir?

LISETTE, *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimère.

LISETTE.

Il a tort... car, Monsieur, je vois ce qu'il espère.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le baron.*

Oui; me voir grande dame, et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, Monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je pense?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour;
Là, ce jour que pour moi vous aviez tant d'amour!

Digitized by Google

Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse;
Vous ne m'aimez plus tant.

(*Elle pleure.*)

LE BARON.

Ce jour-là, ma tendresse
Etoit comme aujourd'hui pour vous pleine d'égards:
Je vous aime, Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE, *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il est écrit déjà, j'ai fait le premier pas;
Signer c'est le second.

LISETTE.

Vous ne signerez pas?

LE BARON.

Je signerai.

LISETTE.

Mais quand? car mon père m'emmène;
Il est si méfiant!

LE BARON.

Ma parole est certaine.

LISETTE.

Je vous crois; mais mon père...

LE BARON.

Oui, je vous fais serment

Digitized by Google

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement;
Mais mon père...

LE BARON.

Je vais l'appaiser, je vous jure.

LISETTE, *pleurant et l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON.

Non, non, je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Non, ce n'est qu'un trompeur qui me croit innocente;
Il faut prendre au plus tôt l'amant de ma parente;
Il n'a guère de bien, c'étoit mon pis aller;
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCÈNE VIII.

ARGAN, LISETTE.

ARGAN.

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant! que de charmes je voi!
Elle soupire... Bon! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous?

Digitized by Google

LISETTE.

Ah! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchise
Tout à l'heure au jardin...

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé:
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse:
Vous aimer, ce seroit vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire davantage;
Encouragez-moi donc.

ARGAN.

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes désirs.

SCÈNE IX.

LA VEUVE, *qui écoute*, ARGAN, LISETTE.

ARGAN.

Accompagnez d'un mot vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot; dites-moi, je vous ai

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

Digitized by Google

ARGAN.

En vous-même?

LISETTE.

Hélas! oui.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher si c'est la vérité?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.
Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris:
Je veux vous emmener en secret à Paris;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la veuve, elle en seroit jalouse:
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah! je ne veux que vous, rien que votre personne;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais si je le lui donne,
Nous deux et nos enfans, de quoi donc vivrons-nous?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez, et trouvez-vous vers le bois dans une heure.
(*Il lui baise la main.*)

Digitized by Google

Allez vite. Attendez; le mariage est fait.

LISETTE, *apercevant la veuve.*

Ah! tout est découvert. (*Elle sort.*)

ARGAN.

Je suis un indiscret.

SCÈNE X.

LA VEUVE, ARGAN, *interdit.*

LA VEUVE.

Quai-je entendu? j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte... par franchise,
Je vais vous avouer... ce que vous avez vu.
J'ai tort... mon mariage avec vous résolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre:
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci.
Au fond, j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même:
Epousez-là, Monsieur; de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même! oui, là, pour ma personne:
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi.... Mais j'ai tort doublement:
Vous trahir, vous fâcher! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette: oui, Madame,
J'ai tort, cent fois tort: mais elle sera ma femme.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA VEUVE.

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément :
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le désabuser.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à sa main le paquet de lettres pour le baron.*

Sans lever le cachet, et sans me compromettre,
De monsieur le baron j'entr'ouvre ainsi la lettre;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En fausseté.

LA VEUVE.

Argan épouseroit Lisette?

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit épouse la coquette;
Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette?
Lisette impunément m'aura joué ce tour?
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de son apprentissage?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en semois dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.

Digitized by Google

Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je! je dois me souvenir, Madame,
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards*,
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plat-pied, maltôtier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE.

A son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amans!
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi, tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur?

LA VEUVE.

Ah! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit, mais achève-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous savez tout: il faut leurrer par ce faux lot
Notre baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage,
Qu'elle accepte, et qu'Argan sache qu'elle s'engage.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voie à demi mariée au baron.

LA VEUVE.

Tout à fait, s'il le faut.

GIRARD.

Tout à fait? diable, non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCÈNE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant le paquet de lettres au baron.*

Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre
A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCÈNE III.

LE BARON, LA VEUVE.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*

Voisine, mon amour va me désespérer;
Lisette veut partir.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mère;
Je vous la garantis tendre, sage et sincère,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut:
Elle veut un contrat, c'est là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard, c'est le mieux,
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh! vous l'êtes assez, Monsieur, pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha! ha! bon, cette lettre est d'un de mes amis;
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée?

LE BARON.

Oui, justement, c'est la liste.

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.
C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage:
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Hon! hon!.... Je sais par cœur les rébus de chacun,
Les numéros, les noms, et je n'en vois pas un.
Lisons.... ah!

Digitized by Google

LA VEUVE.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc? d'où vous vient cette douleur subite?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs!

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot?
Mais, voyons, relisons; est-ce bien là son mot?
Lucas...

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas!... tu nous ruines, traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasses-tu pas,
O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais.... Réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Etes-vous folle?

LA VEUVE.

Non, nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché;
C'est la surprise.

Digitized by Google

LE BARON.

Eh bien?

LA VEUVE.

Quoi! vous êtes fâché
De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette?
La fortune au contraire en favori vous traite,
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ah! ah!

LA VEUVE.

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord; cent mille francs acquitteroient mes dettes:
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui: mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sût ce lot; c'est la délicatesse
Qu'elle pense devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot;
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présens, à venir.

LE BARON.

Oui, mais soyez discrète.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE BARON, LA VEUVE, LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.
C'est moi qui la procure, embrassez-moi, Lisette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends :
Le parti du contrat est celui que je prends :
Au plus vîte il faudroit avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, *à part.*

Voudroient-ils me tromper? car je n'y comprends rien.

SCÈNE V.

LE BARON, LA VEUVE, ARGAN, LISETTE.

ARGAN, *à part.*

Un éclaircissement ici fera fort bien,

LISETTE, *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout est perdu.... que faire?

ARGAN, *au baron.*

Que m'apprend donc Girard? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on?

LE BARON.

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'ame.

Digitized by Google

Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir;
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.
(*A Lisette.*)
Décidez entre nous pour finir la dispute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire:
Mais sans vous offenser, Monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi? comment?

LA VEUVE, *à part.*

Que dit-elle? ah! quelle est ma surprise!

LE BARON.

Que dites-vous?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le redise?

Digitized by Google

LE BARON.

Quoi! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE.

Moi? non.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LA VEUVE.

Qu'entends-je!

LE BARON.

Quoi! vos pleurs, vos soupirs....

LISETTE.

Quel mensonge!

ARGAN.

Je connois mon voisin; sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'est mon père, et Madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfère vos biens; pour lui vous valez mieux:
Mais d'ailleurs je la crois; au fond quelle apparence
Que Lisette qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi?

LISETTE.

Que dites-vous, Monsieur! j'ai cru de bonne foi

Digitized by Google

Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN.

Eh ! comment?

LA VEUVE, *à part.*

Quel est donc son dessein?
Rêve-t-elle? est-ce moi qui rêve?

ARGAN.

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(*Au baron.*)
C'est que de notre amour nous faisions un mystère.
(*A Lisette.*)
Parlez; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-dessus elle est franche.

ARGAN.

Que je suis indigné!

LE BARON.

Parbleu ! j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien : parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

Digitized by Google

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs et votre qualité.
D'un mari grand seigneur je serois la servante?
De vos bontés pourtant je suis reconnoissante,
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser:
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir.

LE BARON.

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, *à la veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, *bas.*

Madame...

LA VEUVE, *bas.*

Eh bien! Monsieur?

Digitized by Google

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout à l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, *au baron, bas.*

Il l'abandonne et c'est pour vous le principal,
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCÈNE VI.

LISETTE, ARGAN, *qui revient par l'autre côté, regardant si la veuve ne le voit plus.*

LISETTE.

Je pense...
Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part.*

La veuve est déjà loin, pénétrons ce mystère.
(*A Lisette.*)
Par mépris.... j'ai banni toute animosité;
Je reviens seulement par curiosité....
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.

Digitized by Google

Quoi! n'avez-vous pas vu quel étoit mon dessein?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE.

A monsieur le baron, sans détour et sans ruse,
J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien: mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord: vous me voyez ravie!
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais moi, moi?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, et mon père est contre vous pour lui;
Et puis vous voudriez que la veuve jalouse
Eût vu que je vous aime et que je vous épouse?
S'ils savoient tous les deux que je vous puisse aimer,
Ils diroient au baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha! ha!

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait: oui, vous avez raison;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

Digitized by Google

LISETTE.

J'ai cru bien faire, au moins.

ARGAN.

Que Lisette est charmante?
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfère à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'esprit!

LISETTE.

D'esprit, je n'en ai guère.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut secrètement...

LISETTE.

Oui, mais séparons-nous,
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre père....

LISETTE.

Il vient, laissez-moi, car je tremble
Que le baron et lui ne nous voyent ensemble.

SCÈNE VII.

LE BARON, LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis-aller;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle, et c'qu'on dit là m'étonne.
Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, et r'fuser d'êt' baronne!

Digitized by Google

LE BARON, *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !
Comment donc à votre âge, avoir déjà l'audace
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois et devant votre père...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespère.

LISETTE.

Non, jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins?

LISETTE.

Si je l'ai dit
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,

Digitized by Google

Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours à tout le monde, à vous-même, à mon père.
Quoi! le monde sauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage?
Non, non, et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour seroit franc et le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement.*

J'ai vu qu'al a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colère,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincère,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas?

LISETTE.

Oui, vraiment, ai-je tort?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vîte, un notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincère:
Hâtons-nous.

SCÈNE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vîte, vîte.

LISETTE.

Allons, tout doucement.

Digitized by Google

LUCAS.

Me vla per' d'un' baronne!

LISETTE.

Oh! j'en doute.

LUCAS.

Comment?

Il t'fait sa femme, et l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vu du mystère.

LUCAS.

Il t'épous', vla qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon père.

LUCAS.

A n'croira point la noc' tant qu'l'lend'main sai v'nu

LISETTE.

On me trompe, je crois. Premièrement, j'ai vu
La veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais dans une colère...
Au désespoir; et puis elle vient m'embrasser,
Sait que je la trompois, et vient me caresser!

LUCAS.

Oui, c'est la trahison.

LISETTE.

Le baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change et me veut.

LUCAS.

C'est la ruse.

LISETTE.

Si la veuve et Girard, qui savent bien ruser,
Avoient dit au baron: Feignez de l'épouser,
Afin

Digitized by Google

Afin qu'elle y consente et qu'Argan s'en dégoûte?

LUCAS.

Oh! vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi je n'y vois goutte:
Car, d'un autre côté, peut-être le baron
Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse: oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine!

LUCAS.

Ecout' mes bons conseils, j'ai l'prompt'us merveilleux
Pour dans les embarras où l'ia du périlleux.
T'as d'l'esprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un père a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
Vla donc mes tras conseils. Allons trouver l'baron.
C'est l'premier.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l'second qu'est l'bon?
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'sis donc qu'un' bête?
Oh! mon trasièm' conseil, c'est q't'en fasse à ta tête.

THE PUBLIC LIBRARY
FEB 19 1915
Digitized by Google

LISETTE.

Allez trouver tout seul le baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ça frà Ben. J'épous'rons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai;
Sur le premier signé, d'abord je signerai.

LUCAS.

Tu prendras l'pu hâtif; c'est hasard à la blanque.
Signons les deux contrats putôt, peur qu'un nous manque.

LISETTE.

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

SCÈNE IX.

LUCAS.

Va vîte, va.
Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tout ça?
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,
Ça m'ébahit toujours: oui, quoiqu'a n'soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'voit déjà l'père du mien.

SCÈNE X.

GIRARD, LUCAS.

GIRARD, *à part.*

Emparons-nous du père, et je ne risque rien;

Digitized by Google

Car sans lui le baron ne sauroit rien conclure.
De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, et jouons notre jeu.
(*Contrefaisant les gazetiers.*)
Liste, liste des lots.

LUCAS.

Des lots? voyons un peu.
Quéqu'tu dis-là?

GIRARD.

Voyons si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc? n'vois-j' pas là d'l'imprim'rie?

GIRARD.

D[illegible]nieux dictons êtes-vous curieux?
(*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée!

LUCAS.

Ha, ha! c'est donc....

GIRARD.

Oui, c'est... hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liste de l'autre côté.*

Très-volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh! je n'y vói rien par là.

Digitized by Google

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons... je vois...

(*Il s'écrie en baissant le papier en sorte que Lucas ne voit plus rien.*)

LUCAS, *avec un peu de joie.*

Qu'est-c'? montrez donc, compère?

GIRARD.

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère.

(*Il lui fait voir le lot.*)

Morbleu, je ne vois rien.

LUCAS.

Ah! morgué j'aperçoi,

Lisons vit' ça, Girard; j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vu paroître.

Mon nom y est.

GIRARD.

Composons, vous n'avez rien peut-être

Je vous donne cent francs, à tout hasard.

LUCAS.

Non, non.

J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourse.

Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Top'à ça, montrez vîte.

Digitized by Google

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;
C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'sable.

GIRARD.

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'est dix mille francs.

GIRARD.

Malpeste, oui, je voi....
Mais, si ce n'étoit pas le numéro?

LUCAS.

Morgoi
(*Tirant le numéro.*)
J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS, *transporté.*

Oui, le vla, c'est l'quantième.

GIRARD, *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article, et calculez vous-même.

LUCAS, *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté;
J'ai peur d'avoir eu trouble, et d'avoir trop compté.
Un... deux... trois... quatre et cinq...

GIRARD.

Disons, nombre, dixaine.

LUCAS.

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

Digitized by Google

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine:

LUCAS.

Ah! j'voi l'mot qu'est moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'nen peu pu d'joie.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD, *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.
Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Comptant; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vîte à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise,
Et des chevaux.

Digitized by Google

LUCAS.

Girard! ah! j'croi qu'j'en mourrai d'aise.
Voyons vit'la lottri: qu'on m'voy'là tout l'preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi, farmier!

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle;
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur:
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur.
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidèle;
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Oui-da. Fais-moi trouvé sur l'champ des chais', des ch'vaux
Qu'aillent bian vit', bian vîte.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous, compère?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laiss'rai tous mes baux;
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le temps presse; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paroissoit, je conclurois l'affaire.
En amour les momens sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart-d'heure plus tard,
Vous aurez tout le temps d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite:
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux;
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette!
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au baron comme à vous elle a tendu le piége,
En se raccommodant, par le même manège.
Simplicité traîtresse, et mensonges naïfs;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,

Digitized by Google

Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre;
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse, en un mot, de son foible et du vôtre,
Vous offrant une main, elle lui donne l'autre;
Ainsi coquette franche et marquée au vrai coin;
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisième.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centième
Il vous faudroit encor les preuves....

LA VEUVE.

Parlez bas :
J'aperçois justement le baron et Lucas :
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être
Non-seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette....

ARGAN.

Voyons; je serois détrompé.

SCÈNE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

Eh bien?

GIRARD.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais, le baron veut-il épouser?

Digitized by Google

GIRARD.

Patience.
Je me suis fait céder tous les baux par avance:
Car c'est pour moi, *primò*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espèce.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin-d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE.

Ça, Girard, il faut.... mais, Lisette court là-bas;
Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vîte.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LUCAS *marchant à pas graves*, LE BARON *le chapeau à la main suit Lucas, qui remet son chapeau le premier;* GIRARD.

LE BARON.

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton désir.

LUCAS.

Quoiqu'ma forteune asteur soit bian pu haut qu'la vôtre,
J'srons pair à compagnon toujours l'un avec l'autre;
(*Il lui frappe sur l'épaule.*)
Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que monsieur ne se méconnoît pas;
Il mérite par là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N'ma-t-on pas fait r'tenir eun'bonn'place à la poste?
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déjà dit;
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien'donc, ste chais, j'n'aim'point qu'on m'fasse attendre.

GIRARD.

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola.
Des siéges.

Digitized by Google

LUCAS; *il fait des façons avec le baron et se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon pisqu'mi vla.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' chose en tête.

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'fair'fête,
Vla tila qu'a l' gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir....

LUCAS.

Tout l'mond' sra pu gueux qu'moi, ça m'va bain divartir,
Pendant que j'srai dans l'grain j'verrai crier famine,
Queu plaisir !

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine ?
Car mon ardent amour....

LUCAS.

On m'va v'nir proposer
D'bel' charges, d'bel' maisons, d'bel' fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'qu'est à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous ennoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON.

Lisette nous attend.

Digitized by Google

LUCAS.

J'aurai d'toi ça très-bain,
Car quand on est bain riche, on a trap' tout pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS, *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi?

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, et j'ai là le notaire:
Pour régler un article il n'attendoit que vous.
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS.

Ah! j'crois que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame, on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure:
Oui, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça.
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment?

GIRARD.

Qu'entends-je là!

Digitized by Google

Quoi donc! vous voudriez déjà vous méconnoître?

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son seigneur.

LUCAS.

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi! vous ne voulez pas?

LUCAS.

J'veux rien qu' vos héritages.

LE BARON.

Quoi!...

LUCAS.

Mais, faut m'écouter, j' sis natif du hamiau,
Ça fait qu'j'aim' d'amitié...vot'terre et vot'châtiau;
Ça n's'roit pas tout à moi, si vous étiais mon gendre;
Métavis qu'vaudroit mieux qu'ou voulissiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez, je crois? vous vendre mon château?

LUCAS.

Il est tout délabré, j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fou.

GIRARD, *bas, au baron.*

Ce maraud vous méprise.

LUCAS.

La terr' m'anoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous... tandis qu'à Paris j'f'rai grossir mon argent,
Vous f'rais valoir la terr', toujours en attendant.

Digitized by Google

GIRARD.

Vous serez son fermier.

LE BARON *se lève.*

Ah! c'est trop d'insolence

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, *à part, s'étant levé aussi.*

Ce p'ti' gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu!
Ça doit d'l'argent partout, et ça croit q'tout l'y est dû;
Mais j'aurai son châtiau, faudra qu'il déguerpisse;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au baron.*

Nous avons fait le tout, Monsieur, pour votre bien.
Mais pour vous mieux venger, ne dites encor rien.

SCÈNE IV.

LE BARON, GIRARD, LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherche partout; ouf! Je suis hors d'haleine.
A vous trouver, mon père, on a bien de la peine;
J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas,
J'entends crier partout: Le gros lot à Lucas.
Ce sont des complimens que chacun me vient faire;
On dit cent mille francs, seroit-il vrai, mon père?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs!

Digitized by Google

LUCAS.

Comptant, ils sont moulés.

LISETTE.

Cent mille francs!

SCÈNE V.

LE BARON, LA VEUVE, ARGAN, GIRARD, LUCAS, LISETTE.

ARGAN.

En bien! me fuyez-vous? parlez!
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui.

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits:
Voulez-vous m'épouser?

LISETTE.

J'obéis à mon père.
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(*Bas à Lucas.*)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

Digitized by Google

LISETTE, *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t'souci bain d'eux, laiss'-li ton chignotage;
N'faut pas tant finesser, t'as d'quoi te marier tout franc.

LA VEUVE.

Son père la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même elle me désabuse;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour.
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage:
L'amour est inquiet, et s'ennuie en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dir', t'en auras trois fois pus', quat'fois pus.

LISETTE.

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terr' à not' argent, tiens v'la la différence;
Leux terre et leux châtiaux, ça n'fait qu'un pti piloton,
Ça n'grandira jamais, non pu qu'un avorton;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi comme une enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner!

Digitized by Google

LUCAS.

Gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah! que j'aurai d'amans, qu'on me respectera!
Quel plaisir! je verrai des fortunes brillantes;
Quel train je vais avoir! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, et c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attèle un char.

GIRARD,

Allez à pied de peur que votre char ne rompe;
De votre train ceci va réformer la pompe.
(*Donnant la liste à Lisette.*)
C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très-affligeant:
Mais vous avez assez brillé pour votre argent;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils? comment!

LUCAS, *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liste.*

Eh! va, va, laiss'-les dire.
Tien, tien, lis.... c'est ici.... pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'acheterez pas mon château, maître sot.

Digitized by Google

LUCAS.

C'étoit là.

GIRARD.

Les zéros sont restés.

LISETTE.

Ah! mon père,
On s'est moqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystère.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,
Mon amour vous en fait les offres héroïques;
Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi.
Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire:
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pu sans doute acquérir la jeunesse,
Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, Madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous,

Digitized by Google

En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie;
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE, *à Girard.*

J'écoutois ses discours :
Il vous faut un baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et si j'avois suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord, je vous aurois choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc. Lucas, consentez-y.

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf!

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD.

Deux fois ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets on la voit tôt ou tard,
Confuse, confondue, et réduite à Girard.

FIN DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

Digitized by Google

LA

RÉCONCILIATION NORMANDE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 7 mars 1719.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA MARQUISE.
ANGÉLIQUE.
DORANTE.
LE CHEVALIER.
PYRANTE.
NÉRINE.
FALAISE.
DEUX LAQUAIS, dont un parlant.

La scène est à Paris, dans un hôtel.

Digitized by Google

LA RÉCONCILIATION NORMANDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NÉRINE.

Pendant que je marchois rêvant profondément,
Angélique est entrée en quelque appartement :
Elle s'égarera, la petite étourdie.
Attendons. Voici donc l'hôtel de Normandie,
A Paris rendez-vous des illustres Normands !
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands.
Haine, amour ! Nous verrons la très-haineuse tante,
L'oncle très-rancunier, puis l'amoureux Doraute,
Le galant chevalier, le grave arbitre et moi.
A force de rêver, je m'oublois, je croi.
Ah ! je vois accourir mon aimable orpheline.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

On m'a dit que ma tante est là. Suis-moi, Nérine.

NÉRINE.

Attendez.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis attendre; tout va bien,
Dorante est arrivé.

NÉRINE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai rien,
Mais ma tante....

NÉRINE.

Arrêtez.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je la voie.

NÉRINE.

Les premiers mouvemens d'espérance et de joie
Vous font courir.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

NÉRINE.

Marchez donc lentement,
Car vous avez encor tout à craindre.

ANGÉLIQUE.

Comment!
Tout à craindre, dis-tu?

NÉRINE.

Digitized by Google

NÉRINE.

Bon! vous voilà fixée;
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse et sa vivacité!
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle;
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole;
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout court;
En un seul jour aimant, et perdant son amour,
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite:
Voulant, ne voulant plus; sans règle, sans conduite;
Sans arrêt, sans raison; que de défauts elle a,
Cette jeunesse! on l'aime avec ces défauts-là.

ANGÉLIQUE.

Tout à craindre, dis-tu? Je rêve, j'examine.
Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc, Nérine?
Tout me réussit mieux qu'on n'eût pu désirer:
Du couvent tout exprès on vient de me tirer;
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose;
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.
Elle vient de Rouen, mon oncle de Lyon;
C'est pour se réunir, et leur désunion
A mon bonheur, Nérine, étoit le seul obstacle;
Tu me l'as dit toi-même.

NÉRINE.

Oui. Mais suis-je un oracle?

ANGÉLIQUE.

Nérine, ton défaut est de toujours douter.

NÉRINE.

Jeune amante, le vôtre est de trop vous flatter.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me cèdent
Leur terre près du Mans, pour laquelle ils se plaident,
Qui fit naître leur haine.

NÉRINE.

Oh! c'est la question.
Si le procès causa leur vieille aversion,
Les frères sans plaider quelquefois se haïssent :
Par les procès aussi quelques frères s'aigrissent.
Procès engendre haine, il est vrai; cependant
Nul généalogiste encor jusqu'à présent
N'a pu nous bien prouver, si là-bas vers le Maine
Autrefois le procès fut père de la haine,
Ou si la haine y fut la nièce du procès.

ANGÉLIQUE.

Tout cela va finir, j'attends un bon succès;
Pyrante est leur arbitre, il les réconcilie.
Comment peut-on haïr? Hélas! quelle folie
De se remplir le cœur de fiel et de venin!
Il n'est pas naturel de haïr; car enfin,
On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux autres.
Des parens se haïr! Pour revenir aux nôtres,
Ils ne se sont point vus depuis quatre ou cinq ans,
Leur haine est éteinte.

NÉRINE.

Oh! je croirois bien qu'absens
Ils ne se sont haïs que par réminiscence;
Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence.
Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain,
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin,

Digitized by Google

Esprits très-discordans, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques-uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGÉLIQUE.

Ah! Nérine, vois-tu là-bas dans ce passage...

NÉRINE.

Qui voyez-vous? ah! ah! c'est votre amant, je gage,
Oui, sans le regarder, ma foi, je crois le voir;
Je le vois dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGÉLIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé, conseille-moi, Nérine.
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine,
Je devrois lui cacher encor mes sentimens.

NÉRINE.

Il est bien temps d'avoir de tels ménagemens!
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendresse?

ANGÉLIQUE.

Qui l'en auroit instruit?

NÉRINE.

Quelque trait de jeunesse.
Comme on a de l'amour souvent sans le savoir,
On le déclare aussi souvent sans le vouloir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Que vois-je! quel bonheur! l'agréable surprise!
Belle Angélique, quoi! vous voir chez la marquise!
Vous voir hors du couvent malgré sa dureté,
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté!

Digitized by Google

Votre oncle et votre tante apparemment conviennent
De vous rendre aujourd'hui tous vos biens qu'ils retiennent:
Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé,
J'ai si bien, sans m'ouvrir, prévenu, ménagé
L'esprit de votre tante, en faisant connoissance,
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence
D'un grand secret, dit-elle, et je me suis flatté
Que ce que je désire, elle l'a projeté.
Elle me fit hier cent offres grâcieuses
Qui, par rapport à vous, me furent précieuses.
Je ne lui parlai point de mon amour, hélas!
Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas:
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse?

ANGÉLIQUE.

Mon dieu!... l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah! l'essentiel, c'est le cœur, les sentimens;
Il est temps de répondre à mes empressemens.

ANGÉLIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de savoir si ma tante...

DORANTE.

Ah! ce qui presse, c'est de savoir...

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante...

DORANTE.

Pourquoi dans ces momens, où j'ose me flatter,
Vous plaisez-vous encore à me laisser douter?
Car je n'ose expliquer pour moi votre silence.

NÉRINE.

Si le frère et la sœur sont pour vous, patience.
Sinon, vous vous trompez, nous n'aimons point.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Mais non...
Elle plaisante... mais au fond elle a raison,
Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous aime,
Pendant que rien n'est sûr?

NÉRINE.

Jugez-en par vous-même,
Monsieur; vous n'aimez pas, car vous n'êtes pas sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NÉRINE.

Aveu simple, naïf et pur.
Point de ces sentimens renflés par des paroles;
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux!...

NÉRINE.

Pas encor. Votre bonheur dépend,
De deux esprits...

DORANTE.

D'accord, bizarres; mais pourtant
L'arbitre réunit cette sœur et ce frère.

ANGÉLIQUE.

Je le désire encor plus que je ne l'espère.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NÉRINE.

Nous verrons: mais ils sont l'un et l'autre quinteux.

DORANTE.

Le comte me connoît et connoît ma famille.

Digitized by Google

HÉRINE.

Oui. Mais il est brutal, son sang brûlant pétille.
A l'égard de la sœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'esprit de la marquise est un terrible esprit;
Tantôt fausse bonté, tantôt malice pure :
Pour son frère surtout c'est une énigme obscure :
De son cœur on ne peut au plus que se douter.
Je l'interroge peu, je ne fais qu'écouter :
Je la vois tantôt gaie, et tantôt furieuse.
On ne peut définir cette capricieuse;
Elle laisse échapper à moitié ses secrets,
Ensuite les retient, puis les déguise après;
Elle est en même temps indiscrète et prudente,
Franche, dissimulée, et fière et caressante :
En riant elle pousse une vengeance à bout,
Et dans ses passions met le tout pour le tout.

ANGÉLIQUE.

Je crois la voir là-bas dans cette galerie....
C'est elle-même. Elle est dans une rêverie...
Çà, Dorante, il faut donc, pour agir prudemment,
Ne point paroître encor de concert.

DORANTE.

Non, vraiment.
Le chevalier arrive, il fera la demande :
Pour ne rien hasarder, il faut que je l'attende.

ANGÉLIQUE.

Eloignez-vous, Dorante, elle vient.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE, *bas, à Nérine.*

Tu vois bien
Que tu dis sans raison que je ne pense à rien;
J'ai pensé la première à faire fuir Dorante.

NÉRINE, *bas, à Angélique.*

Rare effet de l'amour! il vous rendra prudente.

ANGÉLIQUE.

Par prudence il faudra louer ce chevalier,
A qui ma tante est prête à se remarier,
Paroître bien contente.

NÉRINE.

Oui; mais elle est chagrine.

ANGÉLIQUE.

Ah! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nérine.

NÉRINE.

Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.

ANGÉLIQUE.

Attendons.

NÉRINE.

Elle est meilleure à voir
Quand il lui vient soudain quelque lueur de joie.

LA MARQUISE, *à part.*

Malgré ma haine, enfin, il faut que je le voie,
Ce frère, il arrive. Hon!

ANGÉLIQUE.

Ce nuage, en effet
Est bien noir.

Digitized by Google

LA MARQUISE, *à part.*

Mais tâchons d'effacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante est charmant!

ANGÉLIQUE.

Il paroît que ma tante
Devient un peu plus gaie.

NÉRINE.

Oui, son œil s'éclaircit.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais un obstacle affreux....

NÉRINE.

Non, non, il s'obscurcit.

LA MARQUISE, *à part.*

Obstacle triste! on va dire que je suis folle.
Au chevalier enfin j'ai donné ma parole;
On le croit mon mari. Pourrai-je?.., oui, je romprai...
J'ai deux cent mille écus, je me contenterai,
J'épouserai Dorante.
(*En apercevant Nérine.*)
Ah! te voilà, Nérine?

NÉRINE.

Je n'osois avancer, je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prends entre deux passions,
Agitée.

NÉRINE.

Eh! calmez vos agitations;
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique,
Où toute haine cesse, au moins par politique.

Digitized by Google

Pour l'autre passion, sans doute, c'est l'amour !

LA MARQUISE.

Quoi ! tu devines ?

NÉRINE.

Bon ! l'on m'a dit l'autre jour
Qu'un jeune chevalier, gai, vif, et pourtant sage,
A Rouen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE.

Nérine en le nommant redouble mes remords.

NÉRINE.

Ah ! se remarier est le moindre des torts,
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon frère.
Ensuite je prendrai des conseils, et j'espère
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte et la confusion....

NÉRINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte ;
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NÉRINE.

Et votre nièce même approuve ces conseils.
Pour elle elle en voudroit, il est vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma nièce approuve donc que je me remarie ?

NÉRINE, *lui montrant Angélique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas ; viens vîte m'embrasser.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Ma tante.

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéresser,
Un oncle t'abandonne; embrasse-moi. Tu n'oses.

ANGÉLIQUE.

C'est le respect...

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses:
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je crois?

ANGÉLIQUE.

Ma tante, vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma nièce, au moins pour l'ordinaire;
Je te vois rarement, je ne te donne guère.

NERINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement.
Mais de mon frère il faut l'aveu premièrement:
Convenir de nos faits, c'est la première chose.
Je garde le secret de peur qu'il ne s'oppose,
Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi;
Suffit... oui... tu seras très-contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne,
Je te hais sans sujet, dit-on; non, je suis bonne:
Je ne te haïssois que par prévention:
Ressemblance de traits fit cette aversion.
En te voyant j'ai cru toujours voir feu ton père;
Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur et mon frère,
Pour nous entre-haïr.

Digitized by Google

NÉRINE.

On dit que de tout temps
La haine dans Rouen distingua vos parens;
Oncles, tantes, cousins, frère, sœur, père, fille,
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon frère et moi
Va disparoître. Mais, entrez, ma nièce...

(*Angélique sort.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Et toi,
Entre aussi, tu sauras tantôt ma politique:
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique,
Laisse-moi.

(*Nérine sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE.

Mon amour veut du secret aussi;
J'ai peur. Le chevalier vient m'épouser ici;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PYRANTE.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur Pyrante?

PYRANTE.

Votre frère, Madame, arrive et vient exprès,
De Lyon pour vous voir, et finir le procès:
Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez sincèrement, je pense,
De vous bien embrasser d'abord; et dès ce soir,
Quand vous vous serez vus, de me faire savoir
Quel époux vous voulez choisir pour Angélique.

LA MARQUISE.

Il est temps qu'avec vous là-dessus je m'explique:
Mais, Pyrante, à vous seul, sous le sceau du secret.

PYRANTE.

Comme médiateur, je dois être discret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre frère,
De ce dessein caché dont vous faites mystère.
Si votre frère aussi me confie un secret,
Je vous le cacherai, je dois être muet;
Je dois être aussi neutre, en qualité d'arbitre:
Votre famille et vous m'avez donné ce titre;
Et pour vous réunir, presque juge entre vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous

Digitized by Google

Qu'à ma nièce pour dot nous cédions cette terre,
Pour laquelle on plaidoit; j'y consens, plus de guerre.
Cette terre pourtant vaut deux cent mille francs.

PYRANTE.

Vous remplissez par là des devoirs très-pressans.
Votre haine du moins cessé d'être publique,
Vous ne plaiderez plus, et la nièce Angélique
Aura ses biens; je dis ses biens, car franchement
Vous ne les auriez pu garder qu'injustement.
De nos plaideurs manceaux les maximes m'étonnent:
Ce qu'ils n'usurpent pas, ils disent qu'ils le donnent.

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laissons à part les mots.
Je donne; mais d'un frère éludons les complots.
Vous saurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme très-renommé, marquis, plaideur habile:
Le connoissez-vous?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis
Pour ma nièce.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis,
Silence. Mais j'entends quereller, c'est mon frère.
Je prendrois mal mon temps, j'essuierois sa colère.
Et moi, de mon côté je sens un mouvement...
J'entre chez moi, Monsieur, amusez-le un moment:

Digitized by Google

Pour le bien embrasser, je me sens trop émue.

(*Elle sort.*)

PYRANTE, *seul.*

Ceci ne promet pas une tendre entrevue.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PYRANTE, DEUX LAQUAIS, *l'un portant une valise.*

LE COMTE.

Je joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment
Un fiel qui fait en moi certain soulèvement...
Pour me tranquilliser, il me faut bien une heure.
Laquais, j'aurois voulu faire ici ma demeure;
Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais, Monsieur, votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul, maraud, je logerai dans l'autre.

(*Les laquais sortent.*)

Çà, Monsieur, tout est dit, mon avis est le vôtre.
Avant tout je verrai ma sœur, mais du secret.
Qu'elle ne sache point que mon unique objet,
C'est de donner ma nièce au sieur de Procinville;
Je vous l'ai déjà dit, c'est un marquis habile;
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur,
Le choix que j'en ai fait, la mettroit en fureur.
Soyez discret, silence enfin sur Procinville;
En cherchant un logis je vais calmer ma bile;
Je reviens dans une heure.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

PYRANTE.

Un même choix tous deux!
Ainsi, sans le savoir, ils sont d'accord entr'eux.
Sans le savoir! rêvons à cette circonstance.
Cette affaire demande et secret et prudence.
Mais l'énigme pour moi, c'est le tour qu'ils ont pris;
Car d'un côté la sœur me dit que ce marquis
Est ennemi du frère, et le frère au contraire
Dit qu'il est ennemi de sa sœur. Quel mystère!
Je ne le comprends pas.

SCÈNE X.

PYRANTE, FALAISE *botté.*

FALAISE.

Monsieur?

PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez
Si ma figure impose à vos yeux étonnés;
Un postillon en noir surprend monsieur Pyrante.
Falaise, c'est mon nom; si ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage normand
Réussissoient autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers, brillans de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France,
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Réconciliateur, et pacificateur,

Digitized by Google

Phénix dans le pays des noises, des castilles,
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, et j'avouerai de plus
Qu'étant nourri, stylé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abrégez-les donc.

FALAISE.

Oui, je les abrégerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai.
Mais il faut que Falaise à vous se définisse,
Afin d'avoir de vous audience propice.
Au Mans je fus jadis substitut d'un sergent;
Du sieur de Procinville ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez-vous me parler de sa part?

FALAISE.

Patience.
Il viendra demain; mais je l'égale en science;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicané, bretaillé, ferraillé.
Pour cette double guerre il falloit un prélude,
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude.
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux;
Il a gagné cent prix dans des combats douteux;

Digitized by Google

Des scrupules outrés franchissant la barrière,
Il me laissa bien loin dans la même carrière;
Et je ne suis enfin, avec tout mon acquis,
Au Mans que maître clerc de monsieur le marquis.

PYRANTE.

Plus de digressions; allons au fait.

FALAISE.

J'abrège.
Mais de mon maître il faut vous dire le manège.
Du couple fraternel il a gagné le cœur.
Au frère il écrivoit qu'il haïssoit la sœur:
A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frère.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystère.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier, ce manège secret,
Comme vous l'allez voir, étoit très-nécessaire;
Car, pour vexer la sœur, le très-rancunier frère,
A mon maître a promis la nièce et le procès:
La sœur, pour chagriner le frère, donne exprès
A mon maître sous main le procès et la nièce.
C'est ainsi que tous deux croyant se faire pièce,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entends. Tous deux séparément
Me donnant par écrit un bon consentement,
Pouvoir de marier la nièce à votre maître,
Cette réunion, qui manqueroit peut-être,

Digitized by Google

Se fera sûrement; c'est mon unique objet,
Votre maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée.
J'ai pris du postillon la haridelle usée;
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin, je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministère engage.

SCÈNE XI.

FALAISE.

Du frère, moi, je vais à la sœur dire rage;
Je dirai pis que pendre au frère de la sœur.
En disant mal des deux je ne suis point menteur,
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,
Et me bien rafraîchir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très-sensé.
Pateliner l'arbitre; eh! j'ai bien commencé:
Trigauder frère et sœur, épier l'orpheline;
Prendre les souterrains, tournevirer Nérine;
Défiance surtout; ne disant oui, ni non,
Manœuvre plus obscure encor que le jargon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon maître.

Digitized by Google

Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant
Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules :
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules
Entre la probité solide et l'intérêt;
C'est pour l'homme d'esprit un incommode apprêt;
La probité, d'accord, doit marcher la première,
Notre intérêt après, les scrupules derrière.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, DORANTE.

ANGÉLIQUE.

On brouille, nous dit-il, mon oncle avec ma tante.

DORANTE.

Ne vous alarmez point, le chevalier plaisante.

ANGÉLIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira.

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira;
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent et sage.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE CHEVALIER, *dans le fond du théâtre, donnant son manteau à un laquais, comme arrivant.*

Je veux l'appartement que j'eus l'autre voyage,
Préparez-le moi vîte, il me convient:
(*Le laquais sort.*)
(*A Angélique et à Dorante.*)
Eh bien!
Tristes déjà tous deux pour un mot, sur un rien,

Digitized by Google

Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville
Veut tout brouiller? non, non, sa brigue est inutile:
Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment;
Mais faites comme moi, traitons ceci gaîment.
J'ai toujours l'ame en joie, heureux don de nature!
J'y joins même quelque art; car dans une aventure
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant:
Et cela par raison; étant né sans fortune,
Sans bien, pour secouer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma gaîté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé.
Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprès du Maine
Pour rompre cette paix que nous croyons certaine?

ANGÉLIQUE.

De cette paix, Monsieur, tout mon bonheur dépend;
Ils me rendent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde;
Je devois leur parler, il veut que je retarde,
Et que d'abord on songe à les bien réunir.

ANGÉLIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.
En attendant, sachez que voulant qu'on finisse,
Je contrains la marquise à vous rendre justice.

ANGÉLIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, monsieur le chevalier.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Mon procédé du moins est assez singulier :
Car je n'épouse point en fraude votre tante,
La famille sous main en est très-consentante :
La marquise auroit pris quelque dissipateur ;
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.
Ils savent l'ascendant que j'ai sur la marquise,
Sa passion pour moi la rend bonne et soumise,
Sensée, indifférente. Amitié de sang-froid
Domine sur l'amour ; sur elle j'ai ce droit,
Et je m'en servirai ; car épousant la tante,
Oncle par conséquent de la nièce charmante,
Je te fais mon neveu ; respecte un oncle en moi.
Pour ma nièce, je sais tout ce que je lui dois ;
Epouser une tante est une hardiesse,
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la nièce.

ANGÉLIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami...

DORANTE.

Et qui ne sert jamais ses amis à demi :
Comme de la marquise il n'est rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh ! qu'à cela ne tienne.
A la nièce d'abord je fais rendre ses biens,
Et la tante par moi conservera les siens.
A se remarier elle étoit résolue,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçue ;
Elle veut un mari jeune, qui n'ayant rien,
Frustre ses héritiers en mangeant tout son bien ;

Digitized by Google

Je ferai son affaire, et, si je puis, la vôtre,
En vous déshéritant plus sobrement qu'un autre:
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfans, à vous je les conserverai.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

NÉRINE.

La marquise de tout me fait encor mystère;
Eloignez-vous tous deux, je vois venir son frère.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, et je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va-t'en rêver;
Et Nérine et ma nièce adouciront le comte;
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE, FALAISE.

ANGÉLIQUE.

Cet homme a là-dedans vu ma tante en secret,
Il voit mon oncle après.

NÉRINE.

Comme un fourbe il est fait.

ANGÉLIQUE.

Seroit-ce ce normand?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

Digitized by Google

NÉRINE.

Du Falaise il a l'air; sa parure est normande,
Parure à double entente, on ne sait ce qu'il est.

FALAISE, *au comte.*

Vous faites pour la nièce un excellent acquêt;
Mon maître est à bon droit marquis de Procinville.
Il est brave guerrier! et plaideur très-habile;
Tels étoient ses aïeux, la terreur des humains,
A la plume, à l'épée exploiteurs à deux mains,
La noblesse normande ainsi court à la gloire:
Exploits guerriers gravés au temple de mémoire;
Exploits enregistrés dans les greffes du Mans.
Certain Robert le Roux, général des Normands,
Conquérant renommé surtout en procédures,
Au sortir du combat, faisoit ses écritures
Lui-même.

LE COMTE.

Oui, j'ai besoin d'un vrai Robert le Roux
Pour ma nièce.

FALAISE.

Allons donc tromper la sœur pour vous,
Et pour nous de la nièce enfin rendez-vous maître.
Moi, j'observerai tout sans rien faire connoître;
Pour les espionner je jouerai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avant que de la voir j'y vais rêver un peu.

(*Ici une scène muette de Falaise qui voit le chevalier avec Angélique, et le soupçonne. Il regarde ensuite Nérine, et feint d'en être charmé; après quoi, il se retire d'un côté et le chevalier d'un autre.*)

SCÈNE

SCÈNE V.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE COMTE.

Que vois-je? vous voilà hors du couvent, ma nièce?

NÉRINE.

Pardon, si d'en sortir elle a la hardiesse;
Mais le désir d'hymen, subtil comme le vent,
S'est par malheur glissé jusque dans son couvent.
Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

A mes ordres rebelle
Vous voyez votre tante, et vous voilà chez elle;
Avec elle sans doute ici vous complotez:
Quand elle est à Paris, enfin vous la hantez?

NÉRINE.

Ma foi, très-rarement elle hante sa tante.

LE COMTE, *en colère.*

Taisez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pardon.

NÉRINE.

Mais....

LE COMTE.

Taisez-vous, insolente.

NÉRINE.

Nous sommes avec elle assez mal, Dieu merci.
Quel esprit! quelle humeur, et le cœur endurci...

LE COMTE, *s'adoucissant par degrés.*

Tu dis que...

Digitized by Google

NÉRINE.

Je dis que, par malice, je pense,
Elle se remarie.

LE COMTE.

Oui, par pure vengeance.

NÉRINE.

La vengeance n'est pas son unique motif,
Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien justice : en cela je t'estime.

NÉRINE.

Il suffit d'être bon, pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NÉRINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses yeux;
Eh! Monsieur, aujourd'hui protégez-nous contre elle.
On lui voit pour sa nièce une haine mortelle,
Parce qu'elle est la vôtre, ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parce que son mari peut-être en est le père.

LE COMTE.

Ma nièce, embrassez-moi : voyons ce qu'on peut faire.
Au fond, j'aime Angélique, elle me fait pitié.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NÉRINE.

Amitié qui marie.

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui; mais c'est un mystère :
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGÉLIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au-devant de vous.

NÉRINE.

Je cours chercher l'arbitre.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à elle-même.*

Ah! quel bonheur pour nous!
Cette entrevue aura parfaite réussite.
(*A la marquise.*)
Ah! ma tante! à la paix mon oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGÉLIQUE, *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur.
Je vais l'embrasser.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE, *à part.*

Quel effort je me fais!

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle violence!

LA MARQUISE.

Eh! bonjour, mon cher frère.

Digitized by Google

LE COMTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frère et moi ce jour-ci renouvelle,
Pour soixante ans au moins l'amitié fraternelle.

LE COMTE.

Que plus long-temps encor secondant mes désirs,
Le ciel comble ma sœur de biens et de plaisirs!

LA MARQUISE.

Nous voilà réunis.

ANGÉLIQUE.

Réunion charmante!

LE COMTE.

Et l'on peut assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oui. Quand vous promettez, on peut compter sur vous;
Et quelques démêlés qu'on ait vus entre nous,
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,
Et vous avez aussi quelque petite humeur:
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes si bons tous deux!

LA MARQUISE.

Surtout mon frère.

Digitized by Google

LE COMTE.

Obligeante surtout, c'est là son caractère.
Çà, ma sœur, aujourd'hui j'ose vous demander
Une grâce.

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune,
De pouvoir sur le champ, contentant son désir,
Rendre grâce pour grâce et plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire?

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angélique.

LE COMTE.

C'est d'Angélique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avouer, et moi j'en conviendrai,
Nous avons eu tous deux pour elle un peu de haine.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez dans le fond?

LA MARQUISE.

Oui; car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes sentimens
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même temps;

Digitized by Google

La même humanité, c'est l'effet sympathique.

LA MARQUISE.

Attendrissons nos cœurs en faveur d'Angélique;
Ne la contraignons point de rester au couvent.

LE COMTE.

C'est à quoi je rêvois tantôt en arrivant;
Oui, faisons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'est ma pensée.

LE COMTE.

J'ai fait réflexion....

LA MARQUISE.

Réflexion sensée.

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la discorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre brouillerie:
Faisons-en à ma nièce un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions....

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE.

Justement.

Digitized by Google

LE COMTE.

Chacun s'est, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos sentimens voyez la convenance!
J'admire que de cœur... là... nous nous prévenions!

LE COMTE.

Sans nous être parlé que nous nous devinions;
Car vous voulez sans doute aussi qu'on la marie?

LA MARQUISE.

Justement. Je le veux, même je vous en prie.

LE COMTE.

Il est juste qu'elle ait un établissement;
Mais je dis au plus tôt.

LA MARQUISE.

Oui, sans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tous points d'accord sur cette affaire,
Nous le serons toujours.

LA MARQUISE.

Assurément, mon frère:
Car le choix d'un mari vous est indifférent?

LE COMTE.

Oui: qu'importe, pourvu que le mari qu'on prend
Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'est cela, qu'il convienne.

ANGÉLIQUE.

Il me doit convenir, de quelque part qu'il vienne:
Ou de vous, ou de vous.

Digitized by Google

LE COMTE.

La chose étant ainsi,
Je vous épargnerai l'embarras, le souci
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frère.
Moi qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le moi, vous, je suis prudent et sage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je saurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge, vous dis-je, et de plus je le doi;
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LA MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma nièce, et me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Eh! ne vous brouillez pas.

LE COMTE.

Ah! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frère, inquiet, soupçonneux.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma tante!

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon oncle!

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frère est bien digne.

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence,
De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez même chose, et vous êtes d'accord.

LE COMTE.

Quelle femme!

LA MARQUISE.

Quel homme!

LE COMTE.

Ah! j'ai bien vu d'abord:
Tantôt en arrivant, nièce et gouvernante,
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Non, mon oncle, non.

LE COMTE.

Oh! je saurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGÉLIQUE.

Mais faut-il sur un rien...

LE COMTE.

Oui, ventrebleu! j'en jure...

LA MARQUISE.

Oui, j'en fais serment...

ANGÉLIQUE.

Mais pourquoi cette rupture?

LA MARQUISE.

Ma nièce aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE, *à Nérine, qui entre.*

A LES raccommoder j'ai bien pris de la peine.

NÉRINE, *à Angélique, qu'elle fait sortir.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Pour ma nièce, sans doute, il vouloit quelque époux
Qui fût mon ennemi.

NÉRINE.

Mon dieu! modérez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NÉRINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.
Haïssez, j'y consens: car j'ai bien su prévoir
Que vous ne marierez la nièce que par pique:
J'imagine un moyen de pourvoir Angélique,
Qui pourra nous venger d'un frère...

LA MARQUISE.

Vengeons-nous.
Je veux te dire...

NÉRINE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Cent choses.

NÉRINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le chevalier.

NÉRINE.

Oui, je l'avois ouï dire.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NÉRINE.

Bon, tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je respire!
Ouf!

NÉRINE.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur.
Aussi-bien que l'amour, la haine a sa douceur:
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne : on fait filer la haine
A longs traits, avec art, comme l'amour enfin,
Chez les femmes surtout, où le plaisir malin
Prend racine, s'étend (la terre en est si bonne!)
Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,
Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.
C'est en passant qu'on aime; on hait plus constamment.
Le plaisir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse;
Et celui de haïr croît avec la vieillesse.
D'ailleurs d'avoir aimé femme sage a regret;
Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
Que de gêne en amour! précaution, mystère...
Il est souvent trompeur; la haine est plus sincère.
Tel vous aime, dit-il; n'en croyez rien, il ment;
Vous dit-on qu'on vous hait? croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaisir, c'est d'être aimé de même;
Eh! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime?
Peu d'amours mutuels, encor moins de constans.
Mais qui hait, est plus sûr d'être haï long-temps.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Tu me fais appétit de haïr; mais, Nérine,
C'est sans me dégoûter d'aimer.

NÉRINE.

Comment?

LA MARQUISE.

Devine.
Mais je songe à mon frère encor. Quelle fureur!
Ah! ma fureur s'appaise et se change en douceur;
(*Voyant venir Dorante.*)
C'est lui.

NÉRINE.

Qui, lui?

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempère...
Mes sens étoient troublés... troublés par la colère,
Et cet objet après avoir calmé mes sens,
Les retrouble.., mais c'est d'autre façon.

NÉRINE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Il est charmant. Tiens, vois, Nérine... je l'adore.
Tu ne le connois pas. Son nom, c'est...

NÉRINE.

Je l'ignore,
Mais...

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je tremble... Monsieur... vous paroissez rêveur.

DORANTE.

Oui, Madame. Je vois votre frère en fureur;
Plus de réunion, a-t-il dit à Pyrante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'est à quoi je rêvois; car j'y prends part pour vous.
Vous voulûtes hier, Madame, qu'entre nous
Commençât l'union d'une amitié sincère:
Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire
Que je vous donne, c'est...

LA MARQUISE.

Nérine, un trouble...

NÉRINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NÉRINE.

Mais, ou rentrons, ou sortons.

LA MARQUISE.

Monsieur... vous... a-t-on... tant de pudeur à mon âge?

NÉRINE.

(*A part.*)
Mais gardez-la du moins jusqu'à tantôt. J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur...

NÉRINE.

C'est qu'à Madame un mal de gorge a pris.
La luette, la langue, il a tout entrepris:
(*A la marquise.*)
Venez boire.

Digitized by Google

LA MARQUISE, *en sortant.*

Il est vrai... je n'ose pas moi-même.
Rougis pour moi, Nérine, et dis-lui que je l'aime.

SCÈNE X.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Qu'entends-je?

NÉRINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où suis-je?

NÉRINE.

Vous voilà
Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-la.

DORANTE.

Que devient Angélique?

NÉRINE.

Un objet de sa rage,
Si...

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NÉRINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel!

NÉRINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-temps...

Digitized by Google

NÉRINE.

M'abat et m'étourdit,
Je n'ai plus...

DORANTE.

Juste ciel!

NÉRINE.

La force...

DORANTE.

Elle! elle m'aime?

NÉRINE.

D'agir...

DORANTE.

Quoi!

NÉRINE.

De penser.

DORANTE.

Moi.

NÉRINE.

Vous.

DORANTE.

Moi, moi!

NÉRINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut....

NÉRINE.

Quoi?

DORANTE.

Voyons....

NÉRINE.

Qui?

Digitized by Google

DORANTE.

Mais sachons....

NÉRINE.

Que savoir?

DORANTE.

Allons....

NÉRINE.

Où? vous noyer?

DORANTE.

Je suis au désespoir.

SCÈNE XI.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *riant.*

Le bel accord, mon cher, que l'entrevue opère!
Ils ne se verront plus, l'arbitre en désespère;
Il faudra les gagner chacun séparément :
Vous autres gagnerez l'oncle facilement;
Pour moi, morbleu, pour moi, je n'épouse la tante
Qu'en exigeant...

NÉRINE.

Tout beau, la puissance exigeante
Vous manque ici tout net : vous n'êtes plus mari;
Pour un autre que vous son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi! plaisantes-tu?

NÉRINE.

Non, l'avis que je vous donne,
N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu, la nouvelle m'étonne;

Digitized by Google

Mais ne m'afflige point; c'est-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi
Presque publiquement à la folle marquise;
Ainsi son changement à changer m'autorise.
Trop constant par honneur, je n'eusse pas osé
Accepter un parti que l'on m'a proposé,
Femme moitié moins riche, aussi moitié plus sage,
Amour moins pétulant, mais aussi moins volage.
J'attends de la marquise un refus éclatant,
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être inconstant.
Mais savez-vous quel est ce rival redoutable?
Tel qu'il soit, la marquise y perd.

NÉRINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NÉRINE.

Entre vous le débat, voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante?

NÉRINE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Palsambleu, l'incident me fait rire!
J'en suis fâché pour toi. Ha! ha! tu vas me dire
Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas.
Mais si je m'affligeois, je ne trouverois pas
De prompts expédiens que ma gaîté m'inspire :
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple.... qu'on tire
De la tante les biens de la nièce.... on le peut :
L'arbitre le prétend, la famille le veut;

Digitized by Google

Alors, en gagnant l'oncle, on mariera la nièce
Malgré la tante.

NÉRINE.

Oui, mais lui jouer cette pièce,
C'est la difficulté.

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver;
Entrons chez moi tous trois.

DORANTE.

Je vais vous y trouver,
Mais je veux voir l'arbitre. Ah! quel malheur, Nérine!
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine.
Trouvons vîte un remède à ses malheurs pressans,
Car je ne pourrois pas être chagrin long-temps.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, NÉRINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *en donnant une lettre à Nérine.*

C'est pour monsieur le comte.

NÉRINE.

Il est en ville; donne;
Je la lui rends tantôt, à lui-même, en personne :
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

Lettre de Normandie. A fond j'éclaircirai
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui presse.
J'y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la marquise. Oui, ce tour
Seroit assez plaisant! se servir de l'amour
Qu'elle a pour lui, qui fait l'obstacle, qui désole;
Se servir de l'amour qu'a pour lui cette folle,
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient :
Du comte on tirera parti.

Digitized by Google

NÉRINE.

Dorante vient;
Que vois-je? où diantre a-t-il pu joindre la marquise?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NÉRINE.

Peste de la surprise!
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu:
N'étant instruit de rien, qu'aura-t-il répondu?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage.
Du contre-temps tâchons de tirer avantage.
Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NÉRINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligens!

SCÈNE III.

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Au! dans quel embarras me jettes-tu? j'essuie
Le plus cruel assaut.

NÉRINE.

Il faut....

DORANTE.

Que je la fuie,
Elle me suit.

NÉRINE.

Restez: stratagême impromptu!

Digitized by Google

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves-tu?

NÉRINE.

Vous l'aimerez de plus, j'en ai donné parole.
Oui, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es-tu folle?
Je suis...

NÉRINE.

Vous perdrez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir
A feindre.

NÉRINE.

Equivoquez, et laissez-moi mentir;
En lui parlant, songez à la nièce charmante;
Soupirez pour la nièce en parlant à la tante.
C'est tout de même: allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette nièce un mariage heureux.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME, nous parlions de l'heureux mariage...

LA MARQUISE.

Quoi! Monsieur, vous parliez de moi?

NÉRINE.

C'est grand dommage
Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu!
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, Monsieur?

NÉRINE.

Il n'ose le redire.

(*A part.*)

La riche veuve croit que l'intérêt inspire
Au jeune cavalier tout ce qu'il ne sent pas,
Et qu'il lui dit... Je ris de ce double embarras.

(*Haut.*)

Je vous vois à tous deux une espèce de honte;
Vous restez là muets; la rougeur vous surmonte.
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenses biens; car il est généreux.
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,
Et vous, vous rougissez de sa grande jeunesse.
Vous rougissez tous deux; car, ainsi que l'honneur,
La générosité, Madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens; car du reste
Je crains....

DORANTE.

Je vous l'ai dit, Madame, je proteste,
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez,
Je les méprise au point....

NÉRINE.

Jamais vous ne croirez
A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse?

Digitized by Google

NÉRINE.

Il faut bien, puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit; votre humeur, surtout, votre gaîté,
Votre enjouement d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde.
Reprenons la gaîté d'hier; car on hasarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux.
La honte paroît trop sur un front sérieux.
Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage;
Cela prouve un rapport, que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, Monsieur, dans deux époux.
Bon esprit, belle humeur, douceur et complaisance!
Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance;
Mais je ne vieillis point, et vous deviendrez vieux,
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive et brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah! la réplique est galante;
M'aimeriez-vous un peu? parlez ouvertement,
Monsieur.

NÉRINE.

Je vous ai dit qu'il faut premièrement,
Pour le faire parler, lever tous ses scrupules.

DORANTE.

Oui, scrupules, j'en ai.

NÉRINE.

Même de ridicules:

Dans

Digitized by Google

Dans un siècle où chacun ne se fait une loi
D'honneur, de probité, que par rapport à soi,
Il craint de supplanter le chevalier.

DORANTE.

Je blâme
De pareils procédés.

NÉRINE.

Il veut, du moins, Madame,
Ne se point déclarer que vous n'ayez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque temps; mais j'ai déjà conçu
Un prétexte pour rompre à peu près vraisemblable.

NÉRINE.

Pour son autre scrupule, il est très-raisonnable,
Même le chevalier comme lui l'avoit eu;
Avant que de signer, Madame, il eût voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous, Dorante.

DORANTE.

Oui, je voudrois bien voir la famille contente.

NÉRINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens
Une nièce, il veut voir qu'on lui rende les siens;
Je l'ai dit à Madame; et pour vous satisfaire
Elle a fait un bon acte et par-devant notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occasion,
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,

Digitized by Google

Livrez-le, et vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah! le cœur a parlé.

NÉRINE.

Que vous voilà ravie!

LA MARQUISE.

Ravie... oui... transportée...

NÉRINE, *appelant le chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vu dans vos yeux.
Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux;
Vous n'êtes plus suspect d'intérêt, cher Dorante,
J'ai vu votre embarras, votre pudeur charmante:
La mienne enfin vaincue...

NÉRINE.

Ah! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

NÉRINE.

Je vois venir... sauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment.
Pourquoi le faire fuir?

(*Dorante sort.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

NÉRINE.

A PRÉSENT je respire,
Quoi! vous ne voyez pas?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux-tu dire?

NÉRINE, *bas.*

Le chevalier.

LA MARQUISE.

O dieux! qu'il vient à contre-temps!
Lui, si tôt de retour! Nérine, tous mes sens
Se glacent.

LE CHEVALIER, *à part, à Nérine.*

Çà, pendant qu'à Dorante elle pense,
J'aurai de l'épouser facilement dispense;
Profitons du moment; mettons-la dans son tort.

LA MARQUISE.

S'il me soupçonne, il va faire un éclat d'abord:
Je voulois à loisir ménager la rupture;
J'ai des raisons. Je tremble. Ah! la triste aventure!
Dissimulons encor.

(*Nérine sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'arrive dans l'instant,
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas si tôt, mais je pense
Que vous me saurez gré de mon impatience.
Mais... je vois dans votre air un certain embarras,
Même un trouble... aujourd'hui je ne vous trouve pas
La gaîté que toujours mon abord vous inspire;
Je ne vous prierai point cependant de me dire

Digitized by Google

Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes promis
D'être en nous mariant moins mariés qu'amis.
J'aime ma liberté, vous, vous aimez la vôtre:
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre,
Ni de nos sentimens, ni de nos actions.
Mais je vois le sujet de vos distractions;
Vous savez que je suis haï de votre frère,
Ma présence pourroit ranimer sa colère:
Vous voulez l'adoucir: je ne me trompe pas,
Sans doute cela seul fait tout votre embarras?

LA MARQUISE.

Justement.

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voie ensemble.

LA MARQUISE.

Oui, c'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh! rassurez-vous donc, ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Oui, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle,
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre nous;
Pour signer ce contrat nous avions rendez-vous,
A notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre:
Nous devions dans deux jours signer, prenons-en quatre.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, et d'ailleurs nos amours...

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence.
Qu'un mois même nous fît maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours, mais sérieusement,
Vous m'avez souvent dit, et très-sincèrement,
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié; tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oui, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,
Avoir réduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part...

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage;
En sorte, Chevalier, que notre mariage
N'est quasi qu'un prétexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisément.

LA MARQUISE.

Non, car au fond ce n'est encor qu'une promesse.

LE CHEVALIER.

Promesse non signée, et même d'une espèce....

LA MARQUISE.

Promesse libre.

LE CHEVALIER.

Libre, espèce de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oui, très-simple, et de ceux que l'on fait
Presqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car supposé que l'un change...

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi soit vous, soit moi....

LE CHEVALIER.

Toute permission.
Çà, je vous laisse, il faut de la discrétion.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embrassez-moi.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE.

Il n'est pas soupçonneux! j'aime sa bonne foi;
Il n'approfondit rien, c'est un homme adorable!
Il est si bon! mais quoi! Dorante est plus aimable;
Cela m'excuse: au fond, changer n'est point trahir,
Ce n'est qu'être inconstante.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien! mon cher?

FALAISE.

Je viens de haïr votre frère,
Madame, presque autant que mon maître peut faire;
Je l'ai vu là passer, il m'a regardé noir.
Çà, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en secret votre nièce à mon maître?
Cette donation est faite?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Elle va l'être.

Je contente par là ma haine et mon amour;
Ma haine, en la masquant, en prenant le grand tour;
Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frère:
Je lui cède un procès; mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans,
Ce procès que je cède, et c'est bien peu de temps.
Pourra-t-il en former quelqu'autre?

FALAISE.

Qui? mon maître?
Le père des procès n'en pourroit faire naître?
Quand j'ai, car moi c'est lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon;
Un quartier de terrein dans toute une province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, et le tout avec formalité.
Procédure est chez nous la règle d'équité;
Sur le terrein des sots j'arrondis l'héritage
Par droit de bienséance, et droit de voisinage:
En gagnant par justice, on a rarement tort;
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort.
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.
Car enfin après tout, qui sait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton maître et toi:

Digitized by Google

Vous poursuivrez mon frère, et j'en rirai dans l'ame;
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vengerai!
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin je me réconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'arbitre avec mon frère, au reste, aura fini:
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer...

LA MARQUISE.

Je vais conclure.
Avec un frère au fond il faut bien vivre en paix.
(*En apercevant le comte.*)
Mais à condition de ne le voir jamais.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit, je n'ai point de colère,
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,
Parce que vous verriez sa haine avec douleur.
Mais elle! oh! elle hait votre propre personne.

Digitized by Google

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne
Ma nièce et le procès pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison.
Car d'ailleurs de bon cœur je me réconcilie,
Pourvu que l'on la mate, et l'arbitre la lie;
Car il tirera d'elle un blanc signé, je croi.
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi,

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites,
Retentum, souterrains, et chicanes secrètes...
Il le faut pour son bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oui, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs dévots disent: Fasse le ciel
Qu'un arrêt foudroyant rende un tel raisonnable!
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant;
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend,
Je ne la trouve point.

FALAISE, *à part.*

Je crains quelque surprise.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE COMTE, FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

Dans quel étonnement me jette la marquise!
Que me dit-elle là de sa donation?
Epouser Procinville est la condition.
Ah! j'enrage : éclatons, plaignons-nous à son frère.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'est nécessaire.

NÉRINE.

Monsieur, le désespoir...

LE COMTE.

Non, non, console-toi,
Je cède tous les biens; et pour ma nièce, moi,
J'ai choisi pour époux en secret Procinville :
N'en dis mot à ma sœur. Chut!

SCÈNE XI.

FALAISE, NÉRINE.

NÉRINE.

J'en reste immobile.

FALAISE, *à part.*

Au seul nom de mon maître un noir chagrin lui prend.
Tantôt avec la nièce un jeune homme galant....
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nérine,
Feignons encor.

NÉRINE, *à part.*

Ceci m'étonne... j'examine...

Digitized by Google

Ils veulent Procinville en secret tous les deux.
Sans doute ce Falaise ici s'est joué d'eux,
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystère.
Mais à propos, la lettre, il se pourroit bien faire
Qu'elle fût du marquis. Pour tirer son secret,
Feignons qu'il m'a charmé tantôt.

(*Haut, à part.*)

Qu'il est bien fait,
Le Falaise!

FALAISE, *haut, à part.*

Qu'elle est charmante, la Nérine!

NÉRINE, *haut, à part.*

Contre un amour naissant ma fierté qui s'obstine,
Me gêne.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon amour...

NÉRINE, *haut, à part.*

Ma vertu.

FALAISE, *haut, à part.*

Mon ardeur...

NÉRINE, *haut, à part.*

Du moins en soupirant soulageons-nous le cœur.
Ouf!

FALAISE, *haut, à part.*

Ouf!

FALAISE et NÉRINE *ensemble, en s'approchant.*

Ouf!

NÉRINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre
Tu guettois ce soupir?

Digitized by Google

FALAISE.

Tu viens donc de m'entendre?
Tu me prends sur le fait, car qui te croyoit là?

NÉRINE.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs-là,
En même temps...

FALAISE.

C'est comme un *duo* par nature.

NÉRINE.

Sans doute quelqu'amour a battu la mesure.

FALAISE.

Comme amans, parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NÉRINE.

Oui, qu'ainsi que nos cœurs, nos esprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'intérêt de ta jeune maîtresse
M'est cher comme le tien.

NÉRINE.

Et moi, je m'intéresse
Au marquis, comme à toi. Dis-moi donc franchement...

FALAISE.

Oui, tout ce que je sais. Et toi sincèrement
Tu me diras...

NÉRINE.

Oui, tout. Sois le premier sincère.
Quel tour a pris ton maître en trompant sœur et frère?

FALAISE.

Oh! de ses tours jamais mon maître ne m'instruit;
Tous ses projets pour moi sont une obscure nuit;

Digitized by Google

Car j'y marche à tâtons, je sers à l'aveuglette.

NÉRINE.

Oh! ma jeune maîtresse est bien plus indiscrète.

FALAISE.

Elle te dit donc tout?

NÉRINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'épouser, moi, j'empêcherois mon maître,
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut-être.

NÉRINE.

Cela ne se peut, non. Impossibilité.
Elle emploie à haïr sa sensibilité.
Elle tient de la tante à moitié, tout du frère,
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son père.
De leur famille on voit peu d'amans, point d'amis;
On voit passer la haine au Mans de père en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mère en fille.

FALAISE, *à part.*

Ho! la nièce, je crois, tient peu de sa famille.

NÉRINE, *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE, *à part.*

Ah! ciel! entre ses mains
La lettre de mon maître au comte. Ah! que je crains
Sauroit-elle qu'elle est de lui?

NÉRINE.

Par aventure...

Digitized by Google

FALAISE.

Eh bien ?

NÉRINE.

Connoîtrois-tu ?

FALAISE,

Voyons.

NÉRINE.

Cette écriture ?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NÉRINE.

Suffit: parlons d'amour.

FALAISE, *voulant ravoir la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit ?

NÉRINE, *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour
Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie !...

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie.
Je saurai... donne-moi la lettre.

NÉRINE.

Quand le cœur...

FALAISE.

Des plaideurs me diront...

NÉRINE.

L'amour,..

FALAISE, *à part.*

Hon ! j'ai bien peur.

Digitized by Google

NÉRINE, *à part.*

Pour tirer son secret il faut user d'adresse.
(*Haut.*)
Je vais la rendre au comte. A tantôt la tendresse.

FALAISE.

A tantôt.

NÉRINE, *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait.

FALAISE, *à part.*

Elle ment en disant que cette nièce hait.
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NÉRINE, *à part.*

Oui, la lettre
Pourroit bien détromper la tante.

FALAISE, *à part.*

Je vais mettre
Tout en œuvre.
(*Tout deux se minaudant et se raprochant.*)

NÉRINE.

Un seul mot de toi, mais nettement...

FALAISE.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment...

NÉRINE, *lui montrant la lettre.*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique :
T'est-elle inconnue? eh?

FALAISE.

Oui, tout court. Angélique
A-t-elle un amant? eh?

NÉRINE.

Non, tout court.

Digitized by Google

FALAISE.

Tout court? bon.
Langage de soubrette! En cas d'amour, un non
Bien souvent veut dire, oui.

NÉRINE.

Dans le normand langage,
Oui, c'est-à-dire, non. (*A part.*) Mais je tremble.

FALAISE, *à part.*

Ah! j'enrage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moi, mon amour découvert
M'ôte toute ressource, et pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A tout autre malheur on eût trouvé remède;
A celui-ci, mon cher, mon habileté cède.

DORANTE.

La marquise sait tout.

NÉRINE.

Cet intrigant maudit,
Ce Falaise a tout su, ce Falaise a tout dit.

DORANTE.

Ayant quelque soupçon, et voulant me détruire,
Au couvent d'Angélique il est allé s'instruire.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Pour la dernière fois, hélas! je viens vous voir;
Nérine, elle sait tout, je suis au désespoir.

Digitized by Google

Elle étoit bien tranquille, et j'étois avec elle:
On lui parle tout bas; d'abord elle t'appelle,
Et te rechasse après, puis me prend par le bras,
Et voit en moi la peur, le trouble et l'embarras.
« Vous aimez, je le sais, et vous êtes aimée, »
Me dit-elle d'abord de fureur animée;
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours;
(*A Dorante.*)
Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'ensemble.
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportemens,
En fuyant au travers de ses appartemens.
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espère...
La marquise... Voyons.

ANGÉLIQUE.

Eh! que pourroit-on faire?

DORANTE.

Espérons tout du temps. Son amour passera.

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, toujours elle vous aimera.

NÉRINE.

Je le crois; son amour est un amour tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-temps.

ANGÉLIQUE.

Quoi! nul expédient?

LE CHEVALIER.

J'y rêve, j'en attends.

Digitized by Google

Soyez d'abord par moi tant soi peu querellée.
Quoi! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée!
Devant la tante avoir tremblé, pâli, rougi!
Crainte, sincérité, pudeur à quinze ans! fi!
De ces vices je crois que le remords vous ronge?
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NÉRINE.

Oh! qu'oui.

LE CHEVALIER.

(*A Dorante.*) (*A Nérine.*)
J'entends quelqu'un, sors. Toi, cours amuser
La marquise.

(*Nérine sort.*)

ANGÉLIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER, *arrêtant Angélique.*

Restez.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut ruser.
Elle sait votre amour, elle est bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?
L'avez-vous nommé?

ANGÉLIQUE.

Non.

LA MARQUISE, *à Nérine, au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

Digitized by Google

NÉRINE.

Chimère! elle n'a vu nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma nièce.
A quinze ans amoureuse! ah! quelle hardiesse!

LE CHEVALIER, *bas, à Angélique.*

Il faut tout hasarder, profitons des instans.

ANGÉLIQUE.

Feignons de ne point voir qu'elle nous voit. J'entends.

LE CHEVALIER, *haut.*

Hélas! fut-il jamais un amant plus à plaindre?

LA MARQUISE.

Ah! c'est le chevalier. Ecoutons.

LE CHEVALIER, *bas.*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement;
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.
(*Haut.*)
De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance;
J'épousois votre tante, et je crains sa vengeance.
Vous savez que votre oncle est mon grand ennemi;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au frère
De votre amour il faut encor faire mystère.
(*Bas.*)
Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-moi
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Hélas! Monsieur, je croi
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse:
Je l'ai presque avouée.

Digitized by Google

LE CHEVALIER, *haut.*

Ah! tant pis.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Par foiblesse,
Par franchise.

LE CHEVALIER, *bas.*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.
(*Haut.*) (*Bas.*)
Ah! charmante Angélique. Attendrissez ces yeux.
(*Haut.*)
Votre tendre douleur augmente encor vos charmes.
(*Bas.*)
On va nous séparer. Il faut ici des larmes.
Feignez de pleurer.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER, *haut.*

(*Bas.*)
Je vois couler vos pleurs. Tirez donc le mouchoir.
(*Haut.*)
Faudra-t-il tout vous dire? Ah! je perds Angélique.
(*Il lui prend la main pour la baiser.*) (*Bas.*)
Du moins... La main cuit, il faut du pathétique.

ANGÉLIQUE, *bas, retirant sa main que le chevalier lui baise.*

Mais...

LE CHEVALIER, *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher.
(*Haut.*) (*Bas.*)
Oh!... fuyez à présent.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE, *haut.*

Ah! je cours me cacher.
Je ne puis supporter les regards de ma tante.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NÉRINE.

Ah! qu'elle est imprudente!
Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah! rien n'échappe aux yeux des mères et des tantes:
L'expérience, hélas! les rend trop pénétrantes.
(*A la marquise.*)
Vous m'allez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vue avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avouer; je soupirois pour elle.
Pris en flagrant délit, m'avouant infidèle,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez!
Mais, ma foi, quand la honte et le vin sont tirés,
Il faut les boire.

NÉRINE.

Allons, buvez d'intelligence.
Honte bue à présent, ma foi, sur l'inconstance.
Vous êtes inconstant, madame l'est aussi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avouer, j'en aime un autre: ainsi

Digitized by Google

Vous ne me voyez point jalouse, furieuse.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuse,
Paroît dans un moment favorable pour vous;
Je suis bonne, indulgente, et je dois filer doux.
J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avouerai ma surprise,
Elle est très-grande; mais, ainsi que vous, Marquise,
Je ne suis que surpris, et non pas furieux;
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

NÉRINE.

En effet, il finit vos gênes, vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous gênions tantôt : je ne m'étonne pas,
Si voulant du contrat différer l'embarras,
Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine;
Renchérissant sur vous, je voulois la quinzaine,
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement...

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh! l'heureuse rupture!

LE CHEVALIER.

Je respire à présent.

LA MARQUISE.

L'agréable aventure!

NÉRINE.

Digitized by Google

NÉRINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher;
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre;
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre.
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur,
Sur ces facilités ont fondé leur bonheur!

LE CHEVALIER.

Çà, Madame, à présent j'aurai votre suffrage?
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important:
A servir ma haine, oui, ma nièce est destinée;
A Procinville enfin elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi! Madame, un tel homme...

NÉRINE.

Oui, doit vous supplanter.
Sur sa fidélité madame peut compter;
Monsieur qui le connoît, m'en a fait la peinture:
Ce monstre moitié guerre, et moitié procédure,
Soi disant noble, fut maître clerc et bretteur;
A Falaise on l'a vu marquis et procureur:
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite.
Là les plus fins Manceaux admiroit sa conduite;
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons;
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il savoit élever, nourrir de procédures;
Il les empâtoit bien, et de ces nourritures
Il en tiroit de bons et gros procès du Mans.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodemens,
Qui, vous jurant, Madame, une amitié sincère,
Vous trahissoit sous main en servant votre frère.

NÉRINE.

Pour et contre agissant, plaideur à deux envers,
En face il vous caresse, et vous bat à revers :
Tenez, reconnoissez ici son écriture.

(*Nérine donne la lettre à la marquise.*)

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frère!

NÉRINE.

Oui, faites la fracture,
Je n'ose la faire.

LA MARQUISE, *décachetant la lettre.*

Ah! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc fripon!

LA MARQUISE.

Que vois-je, Chevalier?

LE CHEVALIER, *lisant avec la marquise.*

A médire de vous sa plume est éloquente.

NÉRINE.

En vieux titres aussi sa plume est élégante,
Pour la beauté du style il change un mot, un nom :
Signature qui soit tout à fait fausse, non :
Non pas tout à fait vraie aussi; mais signature
Vraisemblable...

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture;

Digitized by Google

Mais chacun sait que c'est un homme sans honneur,
Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur...

LA MARQUISE.

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon frère!
Il est usurpateur, roturier et faussaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oui, ma nièce sera pour vous; mais, Chevalier,
Comment tromper mon frère? il sera difficile
De le désentêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NÉRINE.

Madame, allons d'abord recacheter sa lettre,
Et par quelqu'inconnu faisons-la lui remettre.
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison;
Sur ce que je l'avois il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez, je vous rejoins.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER.

Je me suis aperçu
Qu'avec la nièce ici ce Falaise m'a vu;
Ce maraud ne peut-il point nuire à mon idée?
Notre affaire n'est point encore décidée.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE, *à part.*

Voila donc ce rival maudit, et par malheur,
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur.

LE CHEVALIER, *à part, apercevant Falaise.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout à l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'amant d'Angélique.

(*A Falaise.*)

Viens çà.

FALAISE, *en le fuyant.*

Je vais à vous, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me fuis? reste là,
Ou morbleu...

FALAISE.

Pardonnez; car, Monsieur, c'est mon maître,
Ce n'est pas moi qui veux épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître,
Travailler à m'ôter ma maîtresse?

FALAISE.

J'ai peur;
Tremblez aussi; mon maître a pour lui le tuteur;
La sœur n'est pas bastante à livrer Angélique:
C'est acquisition fausse et non juridique.
Une nièce, Monsieur, ne peut s'aliéner;
C'est comme un propre. Enfin on va vous chicaner.

Digitized by Google

Mon maître sait ravoir son bien en bonne guerre ;
Il sait bien par retrait rentrer dans une terre;
Oui, vous l'épousez mal, mon maître y rentrera.

LE CHEVALIER.

(*A part.*) (*Haut.*)

Il est dans l'erreur, bon. Pour ton maître, on verra;
Mais à toi, quoiqu'au Mans tu plaides à me vieilles,
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre après je vous fais assigner.

SCÈNE VII.

FALAISE.

Pour l'oncle ils ne pourront morbleu pas le gagner;
Quand il saura l'amour il les va tous confondre,
Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre.
Je gagne trop d'argent à servir un fripon,
Pour n'être pas fidèle et ne pas tenir bon.
Pour mon maître je vais jouer à quitte ou double;
Pour ce maudit rival, la Nérine nous trouble :
Je croyois la charmer : cet homme apparemment,
Plus libéral encor que je ne suis charmant,
La paye bien, le reste est pure bagatelle;
Moi, lui faisant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle?
La faveur d'un coup-d'œil, ou d'un air minaudier?
Bon! j'aime mieux avoir la faveur d'un greffier.
Mais le comte paroît. Laissons là la morale,
Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS *tenant une lettre.*

LE COMTE.

Quoi! morbleu, l'on apporte une lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi...

LE LAQUAIS.

D'une lettre, Monsieur, vous êtes fort en peine:
Je courois la chercher; j'étois tout hors d'haleine,
Lorsqu'un homme inconnu...

LE COMTE.

Que tiens-tu?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donne-la, maraud, sans dire tout cela.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE *lit.*

(*Ce qui est écrit dans la lettre, et que le comte lit, est marqué ici en italique: le reste le comte le dit à part, comme s'il querelloit le marquis en personne: il commence par regarder la signature.*)

De Procinville. Hon, hon, hon, hon!... quel verbiage!
Votre sœur est bizarre, et maligne, et volage.

Digitized by Google

Bon cela. *Hon, hon, hon !... l'esprit très-dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faisons tous deux.*
Hon, hon !... Soyez discret, prudent. Mot inutile.
Et morbleu, croyez-vous, monsieur de Procinville,
Que je ne sais pas être aussi prudent que vous?
Il faut... hon, hon !... il faut faire un acte entre nous.
Il faut... hon, hon !... il faut s'assurer d'Angélique,
Il faut... Toujours il faut? Votre ton despotique
Impose trop. *Hon, hon !... mais je crains votre sœur ;*
D'ailleurs, on me menace. Hon, hon, hon... j'ai bien peur.
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la nièce...*
On ment. *On dit... hon, hon !..* C'est pour vous faire pièce,
Monsieur de Procinville, et vous êtes un sot
D'ajouter foi... *hon, hon... c'est sans doute un complot...*
Soupçons normands. *Je crois...* Je n'en crois rien, vous dis-je.
Informez-vous... hon, hon... je prétends et j'exige...
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vu...*
Oh ! je soutiens, moi... *J'en suis bien convaincu...*
Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles :
Car a-t-on jamais vu de disputes pareilles !

(*A Falaise.*)

Je me fâchois un peu, ton maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah ! qu'il a bien raison !
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment ?

FALAISE.

Et la tante à la nièce
Donne un amant secret.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah! quelle hardiesse!

FALAISE.

Et c'est le chevalier. J'ai vu, vu de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi! ma nièce me trompe aussi?

FALAISE.

Tout de son mieux.
De ce complot secret j'ai fait la découverte;
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureusement, morbleu, je n'ai rien délivré.

FALAISE.

De sa conquête enfin l'amant sera sevré;
Nous allons replaider et de tierce et de quarte.
En procès comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procès, est-il un plus grand mal?
C'est proprement frauder les droits de la justice,
La voler.

LE COMTE.

Ah! c'est trop ruser, plus d'artifice.
L'arbitre, la Nérine, et la sœur, et l'amant,
Envoyons tout au diable, et la nièce au couvent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Le chevalier se moque, il nous fait trop attendre;
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre,
Il court chercher le comte, il nous dit que chez lui
Il fulmine, et ne veut rien finir aujourd'hui.
Mais il ne peut calmer la colère du comte?

NÉRINE.

Tant pis.

ANGÉLIQUE.

Si nous n'avons une réponse prompte,
Tout est perdu.

NÉRINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.
Falaise à la marquise a donné des soupçons.

NÉRINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble;
L'amour de la marquise....

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien?

ANGÉLIQUE.

Oui. Tout se découvriroit.

NÉRINE.

J'attends le chevalier.

ANGÉLIQUE.

Mais, Nérine, il faudroit,
Pour finir promptement, prendre d'autres mesures.

NÉRINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NÉRINE.

Prenons-en, volontiers; imaginez-les nous,
Réformez nos desseins. Quelle idée avez-vous?
Quel autre expédient?

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse.

NÉRINE.

Et votre idée à vous?

DORANTE.

La marquise amoureuse!

NÉRINE.

Et vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

NÉRINE.

Et vous?

Digitized by Google

DORANTE.

Ah! ciel! j'y périrai.

NÉRINE.

Voilà de bons avis, et je m'en servirai.
Peste soit des amans et de leurs foibles têtes!
Ils ne savent qu'aimer; l'amour les rend si bêtes!
De leurs tendres soupirs, et de leurs chagrins noirs,
De leur joie excessive, et de leurs désespoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conseil.

ANGÉLIQUE.

J'entends... c'est mon oncle, je pense.

DORANTE.

Quoi donc! il crie, il jure, il menace, quel bruit!
Pas plus tôt un succès, qu'un malheur le détruit!

SCÈNE II.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

LE COMTE.

Oui, plus j'y pense, et plus ma colère s'augmente.
Tête-bleu, ventre-bleu, de l'amour pour Dorante!

ANGÉLIQUE.

Il sait donc notre amour?

LE COMTE.

Oh! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah! nous voilà perdus.

NÉRINE.

Il va faire un fracas....

Digitized by Google

DORANTE.

Tâchons de l'appaiser.

ANGÉLIQUE.

En nous voyant ensemble,
Il s'irrite encor plus.

LE COMTE.

Hon.... tête-bleu!

ANGÉLIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oui, vous aimez Dorante : ici, ma nièce, ici.
Nous allons voir beau jeu.

NÉRINE.

Moi, j'ai le cœur transi.

LE COMTE.

Monsieur Dorante, un mot... la fuite est inutile.
Ouf! je ne puis parler.

NÉRINE, *à part.*

C'est un torrent de bile,
(*Haut.*)
S'il pouvoit l'étouffer! Monsieur, vous êtes bon.

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon oncle, pardon.

LE COMTE.

Oh! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir?

NÉRINE.

Voyons fondre l'orage.

Digitized by Google

LE COMTE, *à Angélique.*

Songeons à la punir. Donnez-moi votre main.

NÉRINE.

Qu'en veut-il faire, hélas!

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante.

DORANTE.

Et bien, Monsieur?

LE COMTE.

Donnez la vôtre.
Quoi donc! vous hésitez, je pense, l'un et l'autre.

NÉRINE.

Ha, ha.... j'entrevoi.... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour! ah! quel plaisir pour moi!
Ma sœur à cinquante ans devenir amoureuse!
Oh! je m'en vengerai.

NÉRINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE, *prenant leurs mains.*

Je vous marie... exprès... exprès... pour... la... punir.

NÉRINE, *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs dont l'union va faire à la marquise
Un chagrin éternel!

Digitized by Google

NÉRINE.

Mais de peur de surprise,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation !

NÉRINE.

Moins de remercîmens, plus de discrétion;
Fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que de bonté!

NÉRINE.

Courez chez votre tante,
De vous entretenir elle est impatiente.

SCÈNE III.

LE COMTE, NÉRINE, FALAISE, *aux aguets, dans le fond.*

LE COMTE.

Le chevalier m'apprend cet amour de ma sœur:
Le chevalier et moi nous étions en froideur;
En public je m'étois même mis en colère,
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frère,
A présent je le vais aimer de tout mon cœur,
Car tout ceci le fait renoncer à ma sœur;
Il m'a donné parole, elle est sûre, et j'y compte.

NÉRINE.

Quel coup pour votre sœur! elle mourra de honte.
Car elle va rester veuve entre deux amours,
Sur le chevalier même elle aura des retours.

Digitized by Google

On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change;
Mais surtout son amour pour Dorante vous venge.
Elle croit le tenir; l'amour qui porte à faux,
Est bien piquant.

LE COMTE.

Oui, mais j'ai dit là quelques mots;
Falaise m'observoit, je parlois de Dorante:
S'il m'avoit entendu? j'ai la voix éclatante:
Il écoute encore.

NÉRINE.

Ah! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable est Dorante....

LE COMTE, *bas, à Nérine.*

Il a pu
Entendre quelques mots, car j'étois en colère.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Lui redonner le change est tout ce qu'on peut faire.
Oui; sur le chevalier confirmons son erreur.
(*Haut.*)
Pourquoi vous irriter, parce que votre sœur
Au chevalier veut bien accorder Angélique?
Vous criez, en faisant un serment authentique,
Qu'en vain nous espérons de vous ce tendre amant.
Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Oui, je fais un serment...
A ton maître je fais un serment authentique,
Qu'au chevalier jamais je ne donne Angélique.

NÉRINE.

Et moi, je fais serment, oui, j'en jure ma foi,
Nous mourrons au couvent, et votre nièce et moi,

Digitized by Google

Plutôt que d'épouser le sieur de Procinville.
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville,
Pour épouser au Mans un marquis à dindons,
Et nous ne savons pas engraisser des chapons.

LE COMTE.

Laissons-la criailler, allez chez moi m'attendre.
(*Bas, à Nérine.*)
C'est pour nous en défaire.

NÉRINE, *bas, au comte.*

Ah! que c'est bien l'entendre!

SCÈNE IV.

FALAISE, NÉRINE.

FALAISE.

Ha! ha! ha! je triomphe.

NÉRINE.

Ah! fourbe! scélérat!
Tu m'adorois, tantôt, faux amant, renégat.

FALAISE.

Ta colère me fait respirer plus à l'aise,
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise;
Invectives, gros mots, injures, maudissons,
Ce n'est que menu grain, nous nous en engraissons.

NÉRINE.

Me trahir en affaire! en intrigue, encor passe;
Mais en amour? Hélas! je t'ai cru dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le temps;
Amans falaisiens ne sont pas si constans,

Digitized by Google

Mon amour reviendra peut-être; mon cœur vole,
Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole.
Car d'objet en objet, souvent du blanc au noir,
Je me promène moi du matin jusqu'au soir.
De non au oui, oui, non, ce sont mes galeries.

SCÈNE V.

NÉRINE.

Nous pouvons à présent dresser nos batteries.
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vu qu'à Dorante Angélique a parlé.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LA MARQUISE.

Ha! ha! ha! ha! fort bien! ha! ha! qu'elle est plaisante
La pièce que l'on joue à mon frère!

LE CHEVALIER.

Charmante:
Car vous croyant toujours pour moi le même amour,
Il croit, m'ôtant à vous, vous jouer un bon tour.
Pour vous désespérer il me donne Angélique.
A l'arbitre en secret là-dessus il s'explique.
Je vous ai dit le reste, et vous verrez son jeu.
J'avouerai que tromper quelqu'un me blesse un peu.
Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse,
Dans le piége malin que lui-même il nous tend.
D'ailleurs pour détourner un malheur très-pressant,

Digitized by Google

La feinte est quelquefois un malheur nécessaire.
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincè
Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un pays où tous biaisent pour s'arranger :
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise
Même en morale on farde à présent la franchise.
Chacun de son manège étant tout occupé,
Qui ne trompe jamais sera souvent trompé.
Çà, dans son piége il faut que votre frère donne;
Mais finissez sans moi, de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir, il va combler nos vœux.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, PYRANTE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE, *à part, à Pyrante, en entrant.*

Je ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE, *à la marquise.*

Vous avez pris enfin l'expédient unique,
Et votre frère et vous, pour pourvoir Angélique;
C'est d'ignorer tous deux, qui sera son époux.
Eût-il été choisi par lui comme par vous,
Fût-il ami du comte en secret et le vôtre,
Sitôt que l'un sauroit qu'il est choisi par l'autre,
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce marquis manceau vous l'avez bien fait voi
Vous le vouliez tous deux, j'ai cru l'accord facile;
Tous deux vous excluez à présent Procinville;
Le ciel en est loué, car c'est un malheureux :
Mais le plus honnête homme eût été par vous d

Exclus et détesté par le même caprice.

NÉRINE.

Vous parlez à merveille, et vous rendez justice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, PYRANTE, NÉRINE.

LE COMTE.

Je viens à vous, ma sœur,
Avec sincérité vous découvrir mon cœur,
Non point comme tantôt par politique feindre,
Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre;
Si je vous le disois, vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras:
Car je ne sais pas bien au fond comment m'y prendre
Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras.

LA MARQUISE.

Oui, cet expédient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienséance.

NÉRINE.

Afin qu'on puisse dire en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour louer deux époux:

Digitized by Google

Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,
C'est la famille. Enfin nous secondons ses vœux,
Plus de procès. Il reste à pourvoir Angélique;
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de marquis, c'étoit là votre choix...

LA MARQUISE.

A ce scélérat, oui, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à présent l'un et l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur et la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pous finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma nièce.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler, c'est un trait de sagesse:
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrète, Dieu merci.

PYRANTE.

Votre donation?

LA MARQUISE.

La voici.

Digitized by Google

PYRANTE.

Vous, la vôtre?

(*Tous deux donnent leurs donations à Pyrante.*)

NÉRINE.

Que vous vous épargnez de tourmens l'un et l'autre!

ANGÉLIQUE.

Ah! quel bonheur pour moi.

LA MARQUISE.

Ma nièce peut choisir,

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur et politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse et de cette douceur;
J'ai fait mon ministère, et la nièce est pourvue.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenue;
Ma joie irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre amant.

Digitized by Google

LE COMTE, *retenant Angélique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous.
Il est bien fait, charmant, son amant; il enchante.

NÉRINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nérine, sois présente:
Je veux te faire voir ma modération;
Car c'est mon fort, quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi, je suis tranquille, et pourvu que je voie
Mes desseins réussir, j'ai même de la joie.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris moi quelquefois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA MARQUISE, *apercevant le chevalier, qui vient.*

D'autres même en riront.

NÉRINE.

Nous allons donc bien rire.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Je vous vois tous contens: à monsieur il faut dire,
Pour augmenter sa joie encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en sais bon gré:

Digitized by Google

Je ne vous haïssois que comme mon beau-frère.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espère;
Mais par degrés je veux vous resserrer le cœur.
Apprenez donc d'abord, Monsieur, que votre sœur,
Moi, mon frère, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joie augmente,
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NÉRINE, FALAISE.

FALAISE.

Non,
Je veux tout rompre, moi, je n'entends point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non, morbleu.

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille,
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois différer d'un moment vos chagrins,
Madame, et vous marquer au moins que je vous plains;
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincère:
Pardonnez à l'amour...

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Ah! j'entends. C'est mon frère,
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi.
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non! Madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime;
Car je viens en guettant être témoin moi-même
De l'amour pour la nièce; il lui disoit des mots...
Enfin heureusement je viens tout à propos.
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie...

NÉRINE.

Ma foi, tu viens trop tard, et la dot est partie.

LE COMTE.

Ma nièce, choisissez.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE, *la retenant.*

Restez là.

ANGÉLIQUE, *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment! je n'entends pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma nièce.

LA MARQUISE.

Au chevalier, d'accord, croyant me jouer pièce.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant, à Dorante, ha! ha!

DORANTE.

Venez, Monsieur, venez: de grâce laissons-la.

LE

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah ! voyons son dépit, il va combler ma joie.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voie.

(*Ils s'en vont avec Angélique.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NÉRINE, FALAISE.

LA MARQUISE.

Quoi ! tous ? le chevalier...

LE CHEVALIER, *d'un ton poli.*

Je ne vous réponds rien.
Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup, si vous étiez constante.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, NÉRINE, FALAISE.

LA MARQUISE.

Ma nièce !

NÉRINE.

Je lui tiens lieu de mère.

LE MARQUISE.

Dorante !

NÉRINE.

Nous n'avons pu pour vous en faire qu'un neveu.

(*Elle s'en va.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! mon maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie;
Mon maître, à ses voisins pire qu'un incendie,
Va venger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu; que ce cœur embrasé
D'amour, soit possédé d'un amour de chicane;
Il faut pour triompher d'eux tous par notre organe,
(*Bas.*)
Epouser le marquis de Procinville... ou moi.

LA MARQUISE.

Mon seul soulagement dans tout ce que je voi,
C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne;
Oui, je vais me livrer toute entière à la haine.

FIN DE LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

Digitized by Google

LE MARIAGE
FAIT ET ROMPU,
OU
L'HOTESSE DE MARSEILLE,
COMÉDIE,
PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 14 février 1721.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.
LA TANTE, sœur du président.
LA VEUVE, nièce de la tante.
VALÈRE, amant de la veuve.
LIGOURNOIS, frère de la présidente.
L'HOTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une hôtellerie de Marseille.

Digitized by Google

LE MARIAGE
FAIT ET ROMPU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VALÈRE.

Quelle nouvelle, ô ciel! quel affreux contre-temps!
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprends
Que l'adorable veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je?... où vais-je? ah! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt; j'accours; je crois qu'il sera temps encore;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir sa tante et son tuteur;
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

Digitized by Google

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE, *à la cantonade.*

ATTENDEZ-MOI tous là; je vous donne audience,
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(*A Valère.*)
Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier:
Venez, Monsieur, venez, je vous traite à merveille.
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune et sage; oiseau rare, ma foi :
Oui, par mer et par terre on vient loger chez moi.
J'y régale par tête et l'Asie et l'Afrique;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, et d'où l'on voit les rochers et la mer,
Très-bonne pour rêver; et vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce et tendre rêverie;
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous?

VALÈRE, *en rêvant.*

Est-il rien plus cruel? Non...

L'HÔTESSE.

Non?
Il faut vous en donner une dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne....

Digitized by Google

VALÈRE.

Non, jamais...

L'HÔTESSE.

Non encor? que faut-il qu'on vous donne?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendroit sur son balcon se plaindre, s'affliger;
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALÈRE.

Veuve?

L'HÔTESSE.

Oui, mais veuve jeune, et comme toute neuve,
Veuve qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALÈRE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours?

L'HÔTESSE.

Mais s'il vous intéresse,
Je le continuerai. De loin je vous ai vu
Vous désoler avec la tante, et j'ai connu,
Par l'air dont vous fuyoit la nièce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous qui l'autre jour vîntes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble:
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvoit, Monsieur, adoucir vos regrets?
Car enfin, que sait-on? du moins je suis discrète.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite.

Digitized by Google

N'hésitez plus, Monsieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALÈRE.

Elle t'a confié...

L'HÔTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême:
Mais par l'excès d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Est-ce vous?

VALÈRE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine?

L'HÔTESSE.

Pour ce sot époux, oui, je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir, en signant le contrat;
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut (cela soulage),
De lui, plus qu'elle encore, aussitôt je dis rage:
C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt (car elle est libérale),
Je fis d'abord une offre étonnante et brutale:
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je?

VALÈRE.

Quoi, tu peux? je suis dans un état,
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon désespoir,
Je n'épargnerai rien..

L'HÔTESSE.

J'espère que ce soir...

Digitized by Google

VALÈRE.

Ce soir qu'espères-tu?

L'HÔTESSE.

Du secours que j'espère,
Et que je leur promets, je leur ai fait mystère.

VALÈRE.

Que leur as-tu promis?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion
Beaucoup toutes deux : mais à deux femmes discrètes
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALÈRE.

Tu me vas dire à moi?...

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,
Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

VALÈRE.

Mais l'hôtesse?

L'HÔTESSE.

Non.

VALÈRE.

Mais...

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine;
De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié.
Un homme comme vous en s'intriguant déroge:
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

Digitized by Google

VALÈRE.

Tu me fermes la bouche ; apprends-moi seulement
Qui peut avoir conclu ceci si promptement ;
Car je n'en sais encore aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui règle tout, est homme d'importance,
Homme d'un grand crédit ; c'est un président d'Aix,
Mais un président fait comme ils ne sont plus faits.
Morgue de magistrat, rébarbatif, sévère,
Qui ne dément jamais son grave caractère,
Et régulier... Je fus bien étonnée un soir,
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat ! pardon du mot, mais je suis en colère
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foiblesse, une timidité,
Lorsque voulant sur tout présider, il décide :
Sa prude présidente en secret le préside.
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci.
Il domine partout, hors chez lui. C'est ainsi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

VALÈRE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui :
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE.

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce président tenoit à sa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment absolu,
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.

Digitized by Google

Elle, de son côté, veut avec politesse;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALÈRE.

Ah! je vois à présent le nœud de cette affaire:
La présidente aura ménagé pour son frère
La pupille et les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus.
Sur un seul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la présidente.
Le président révère en elle la vertu.
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eu!
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCÈNE III.

LA TANTE, VALÈRE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Vous causez à ma nièce une peine cruelle,
Valère; éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALÈRE.

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître,
Et dans mon désespoir je les brusquerois tous.
Que je vous veux de mal, à vous, Madame, à vous,
D'avoir consenti...

LA TANTE.

Mais vous savez bien, Valère,
L'ascendant qu'a sur moi le président mon frère.

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oui, mais explique-toi. Mets-nous la chose au net

L'HÔTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrai
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà, jusqu'à nouvel ordre, il faut premièrement
(*A Valère.*)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALÈRE.

Je vais m'y désoler.

SCÈNE IV.

LA TANTE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente
Si tu peux me venger de notre présidente!
Qu'elle seroit confuse en cette occasion!
Sans blâme on peut jouir de sa confusion;
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foi.

L'HÔTESSE.

Fière, prude et pédante;
J'achève le portrait, joignons-y la fadeur;
C'est elle-même.

(*Elle s'en va.*)

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma nièce à son frère et par force liée!
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée!
Que je la plains!

Digitized by Google

SCÈNE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE *accourant.*

Qu'entends-je? ah! je suis hors de moi.
Quel bonheur!

LA TANTE.

Qu'est-ce donc?

LA VEUVE.

Ma tante...

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage,
Car l'hôtesse elle-même...

LA VEUVE.

Eh! ce n'est pas cela;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves! ton amour et ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non; ma joie est sensée, et mes transports redoublent:
Car c'est un homme sage et sensé qui le dit,
Monsieur de Glacignac.

Digitized by Google

LA TANTE.

Oui, c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang-froid qui marque une pleine assurance
Le notaire lui-même a paru confondu :
Oui, disoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTE.

Tu te flattes, ma nièce, et Glacignac se trompe.
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frère et le notaire, habiles gens tous deux...

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimère.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valère.

LA TANTE.

Mais si ce qu'on te dit enfin se trouve faux?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce sera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne :
Mon amour pour Valère augmente cette haine;
Et cette haine, hélas! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valère augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité l'effort que je puis faire,
C'est de te retenir ici malgré mon frère.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, assurément.

Digitized by Google

LA TANTE.

Ils viennent tous; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête; je n'ose :
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRÉSIDENTE, *à la cantonade.*

Monsieur le président me cherche, attendez tous.
(*Au président.*)
Ici, Président.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Présidente! c'est vous?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dînât chez sa tante;
Ai-je tort, Président?

LE PRÉSIDENT.

Non, jamais, Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les désirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenez que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée.
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour monsieur j'eus toujours
Déférence, respect, soumission entière.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la première,
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Oui, je respecte en vous et prudence et vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répète encore;
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux,
Comme monsieur et moi nous vivons entre nous:
Ne le jamais quitter. Il vous mène à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reste à Marseille où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui dois
Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours, rien ne presse;
Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Est-il vrai?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir... Au fond je ne suis point gênante;
Mais pour suivre un mari, l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point.... et monsieur sait fort bien
Que je n'ai ni désir ni volonté sur rien.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT, *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai; mais c'est moi, moi qui veux qu'elle suive...

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je veux.

LA PRÉSIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir....

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond, j'ai toujours bien pensé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frère. Il n'est pas d'une extrême jeunesse;
Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer:
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge,
Homme qui justifie un second mariage,
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh! je viens d'inventer un souper de génie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie

Digitized by Google

Soit joyeuse malgré le cérémonial.
Ma sœur la présidente en veut : cela fait mal
Dans un bon repas; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,
Et du grave et du gai.

LA TANTE, *bas.*

Le sot!

LA PRÉSIDENTE.

C'est un repas
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh! ne voilà-t-il pas!
Vous allez tout gâter par votre modestie.
J'y voulois du galant, c'est votre antipathie,
Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frère, vous avez moins d'esprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh! point, c'est toujours tout de même.
Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRÉSIDENTE.

Paix donc, ou parlez bas;
Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on est possesseur....

LA PRÉSIDENTE.

Mais soyez donc plus sage!
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.

Digitized by Google

Mêlez à votre joie un peu plus de raison;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arrière-saison,
Il faut masquer l'amour, en jouir, et se taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LA PRÉSIDENTE.

Que nous veut le notaire.

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *en colère.*

On vient de m'excéder, je n'y puis plus tenir :
Ces manques de respect se devroient bien punir.
On en manque pour vous, pour votre caractère,
Monsieur, et pour le mien. Corriger un notaire,
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sait régler, fixer la loi!
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRÉSIDENT.

Qui dit cela?

LA PRÉSIDENTE.

Quoi?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé,

Digitized by Google

Qui croit, en dédaignant ma féconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence!
C'est un gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE, *à part.*

Ecoutons.

LA TANTE, *à la veuve.*

C'est donc là la rupture?

LA VEUVE, *à la tante.*

Oui, sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac, toujours zélé pour sa parente,
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(*Il tire un porte-feuille.*)
Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à présent; la voilà toute prête.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! ce n'est pas cela, Monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptés.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE, GLACIGNAC, *vient les saluer tous froidement, sans rien dire.*

LE NOTAIRE.

Ah! nous allons donc voir ici ces nullités;
S'il en connoît quelqu'une, au moins qu'il la désigne

Digitized by Google

LA PRÉSIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il signe:
Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire, Monsieur? j'apprends par le notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire?

GLACIGNAC, *froidement.*

Peu de chose.

LE PRÉSIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très-peu de chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué?
Montrez-le nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est une minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh! chacun se qualifie
Comme il veut.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est que cela...

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cependant altère la valeur.

Digitized by Google

Vous qualifiez là cette épouse dé veuve,
Dé veuve! et vous n'avez nullé certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc! c'est sans raison,
Fausséement, qué dé veuve on lui donné lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vétille;
On pourroit, corrigeant cé mot par apostille,
Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire?

GLACIGNAC.

Qu'il vit; eh donc! l'épouse a tort...

LIGOURNOIS.

Est-il ivre?

LE PRÉSIDENT.

Est-il fou?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante?

LA TANTE.

Je n'y comprends rien...

LA PRÉSIDENTE.

Mais je croirois qu'il plaisante,
Si je ne connoissois qu'il est très-sérieux.

GLACIGNAC.

Véridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

(*Il rit.*)

De rire son sang-froid, ah! ah! me donne envie.
Croire vivant un mort au récit d'un gascon!

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il sérieusement?

Digitized by Google

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Damis est débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas seroit étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture? ah! quel événement!

LE PRÉSIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne!
Sais-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, et s'ils s'aiment, ou non?
Eh donc! température est ici dé saison;
Or jé débarquois, moi, j'étois sur lé rivage,
Jé venois pour signer à votré mariage.
A l'oreille jé sens murmurer un bruit sourd,
Bruit qui dévient bruyant à mésuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on, dé bouche en bouche;
Damis réjoindra donc sa compagné dé couche?
Dans Marseille Damis étoit connu très-fort,
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! Damis est ici?

Digitized by Google

GLACIGNAC.

Révivant en personne.
En le voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne :
Moi qui croit tout possible, et ne m'émeus de rien,
J'ai dit, c'est lé cousin, il vit, jé lé veux bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRÉSIDENT.

Allez ; mais, en tout cas, donnez-moi le contrat ;
Nous pourrons, s'il le faut, l'annuler sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoître.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux !
Deux maris ! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

Ce maudit revenant ainsi revivre en traître!
Ainsi venir m'ôter une veuve et son bien!

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder lé pas, c'est votre ancien.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, comme Damis saura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-le, de grâce.
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

Oui-da, Madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousois sa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé saura point, lé public est discret.

SCÈNE XII.

LA PRÉSIDENTE.

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte! étrange conjoncture!
Mon scélérat amant, mon traître, mon parjure,

Digitized by Google

Ce Damis n'est pas mort! fuyons-le promptement,
Je serois exposée à son ressentiment.
Il sauroit que c'est moi qui livrois à mon frère,
Et sa femme, et ses biens. O ciel! dans sa colère,
Ce brutal me perdroit d'honneur: du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas savoir que je suis présidente.
Hélas! quand je l'aimai j'étois bien différente
De ce que je suis; mais au plus vîte partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris parfois de faux noms!
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,
Pour se faire par l'autre un renom de vertu!
C'est dans tout âge avoir très-sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALÈRE, L'HOTESSE.

VALÈRE.

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari cru mort revient: quelle aventure!

L'HÔTESSE.

Oui, la rupture c'est l'autre mari cru mort,
Qui revient.

VALÈRE.

Ah! quel coup!

L'HÔTESSE.

Je viens rire d'abord,
Car j'ai le temps de rire un peu de votre trouble;
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entends qui vient doubler ce Ligournois fâcheux:
Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALÈRE.

Toi dans mes intérêts plaisanter!

L'HÔTESSE.

Je plaisante.

VALÈRE.

Vient-il?

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Non pas encor, Monsieur; sans plaisanter,
A ce mari d'abord je vais vous présenter.
Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, Monsieur, présentez-le à madame.
C'est la règle à présent.

VALÈRE.

La tête t'a tourné.

L'HÔTESSE.

C'est le meilleur mari, docile et façonné
Au manège qui rend nos maris adorables.

VALÈRE.

Rêves-tu? Quels discours?

L'HÔTESSE.

Discours très-raisonnables.
Je vous explique ici très-sérieusement
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête.

VALÈRE.

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien; mais par ta gaîté j'augure...
J'augure bien, je crois; mais que croire? On me dit,
Qu'en public ce Damis...

L'HÔTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALÈRE.

Quoi? Comment?...

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,
L'image du défunt, qu'en public moi j'affiche;
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La veuve est scrupuleuse, et vous, vif, indiscret;
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALÈRE.

Ce n'est qu'un faux mari?

L'HÔTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclaircie. Ce n'est qu'un frère à moi.
Voyons; j'entends qu'il fait merveille, je le voi.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE.

Damis étoit bouffon, et mon frère bouffonne,
Fait le mauvais plaisant pour lui mieux ressembler.

VALÈRE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, *une bourse à la main, qui donne de l'argent.*

Vous m'étouffez, Messieurs, et votre accueil affable,
Votre zèle, morbleu, me ruine et m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis!
Mon nom me coûte cher : tenez, mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer et boire.

Digitized by Google

Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité :
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté !
Mais pour le bien goûter il faut, ma foi, revivre ;
M'imite qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE.

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant :
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.

J'en accepte la preuve.

VALÈRE.

Prends ces cent louis, mais vîte, rassure-moi :
Comment te prennent-ils pour Damis ? Et pourquoi...

DAMIS.

Je suspends les transports de ma reconnoissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance
Telle qu'entre Damis et moi : Caille jamais,
Ni Martin-Guerre n'ont vu leurs vivans portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'aventure ;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :
Par sa lettre de tout elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis ; sous son nom avec eux je m'embarque :
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces fainéans,
De ces marins oisifs que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire ;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.

Digitized by Google

La pitié se saisit de leurs affections :
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, et je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier
Pour conter au public mes fables sans pareilles.
Mon journal se grossit de cent et cent merveilles.
Ces zélés narrateurs ont déjà tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire
Presqu'autant d'intérêt et de plaisir que moi.

VALÈRE.

J'écoute et j'admire.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est mon frère, ma foi,
Pour l'esprit.

DAMIS.

Ecoutez jusqu'au bout.

VALÈRE.

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompense,
Agis toujours.

L'HÔTESSE.

Au port te voilà donc rendu?

DAMIS.

Oui, pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,

Digitized by Google

Je descends et je cours vers les plus empressés,
Car ordinairement ce sont les moins sensés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois caressé je fais croire ma fable ;
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
« Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
» Et chez moi le défunt très-souvent venoit boire. »
Je cours à lui craignant l'effet de sa mémoire.
Ah! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bu!
Je crois t'en redevoir encore quelqu'écu.
L'espoir d'un peu d'argent, joint à la ressemblance,
S'est emparé d'abord de sa réminiscence.
Un autre devenu créancier à l'instant,
Me reconnoît aussi pour en avoir autant.
Certain gascon m'observe et me tient en brassière,
Je le voyois tout prêt à me rompre en visière :
« Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
» Oui, cousis, m'a-t-il dit, j'accepté lé répas. »
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vu, morblen, plus craint que le tonnerre.
Ainsi, pour peu qu'on soit libéral et flatteur,
Du crédule public on sait gagner le cœur.

L'HÔTESSE.

Oui; mais je vois qu'ici ce public entre en foule.
Ton apparition, sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourroit changer de face:
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,
Allons adroitement les faire retirer.

Digitized by Google

(*A Valère.*) (*A Damis.*)
Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

VALÈRE.

Nulle difficulté, n'est-ce pas?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HÔTESSE.

Tu sais ton rôle?

DAMIS.

Oui, mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE, *à Valère.*

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Va par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE.

Eh! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALÈRE.

Je n'en puis revenir! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi;
Le moindre contre-temps perdroit tout.

DAMIS.

Bon courage,
Valère est libéral, couronnons notre ouvrage.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC, *à part.*

Ce Damis est un fourbe à coup sûr.

Digitized by Google

DAMIS.

Qui vient là?

GLACIGNAC.

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS, *à part.*

Ah! ah! c'est ce gascon qui crioit du rivage :
J'accepte lé répas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il est parent du président.

GLACIGNAC, *à Damis.*

Un cousis qué j'avois, en trépassant, jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dites-vous là?
Il est mort. Jé né sais si vous savez cela?

DAMIS.

Je devrois l'être au moins; les périlleux voyages,
Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages...
Mais je suis débarqué sain et sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué! c'est donc dé la barque à Caron?

DAMIS.

Oui, j'ai sur l'estomac encore une onde noire;
Pour la faire passer, cher cousin, allons boire...
Vous m'avez dit tantôt : *j'accepte lé répas.*

GLACIGNAC.

Non, jé suis dé la noce, et jé n'accepté pas,
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

Digitized by Google

DAMIS.

Oui, ma femme vouloit...

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très-veuvé; car feu Damis...

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS.

Oh! feu, feu... l'épithète m'offense.

GLACIGNAC.

Dé tout il mé faisoit exacté confidence.

DAMIS.

J'étois un jour...

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai...

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment!

GLACIGNAC.

J'étois, j'allai, n'est pas s'exprimer congrûment.
La façon dé parler, mé semblé, n'est pas bonne,
Damis, à votre égard, est la tiercé personne;
Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai; c'est mal dit qué céla;
Jé né pardonné point les fautes dé grammaire.

Digitized by Google

DAMIS.

Ce badinage enfin cessera, je l'espère.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément qué vous êtes Damis.
Vous vous souvénez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent; un jour, vous en souvient sans dout
Il vint chez moi, sa bourse étoit à vau-dé-route:
Or dévinez combien jé lui prêtai d'argent?

DAMIS.

Combien? je n'en ai pas le calcul bien présent,
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette,
Etourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.
Mais je me souviens bien que quand je vous hantois,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter, il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourse s'ouvre. Eh bien! que m'avez-vous prê

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS, *comptant.*

Justement, c'est la somr
Je m'en souviens fort bien; et même en galant hom
(*A part.*)
Je vous rends sans quittance... On aura son secou
Pour de l'argent.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

VALÈRE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

L'HÔTESSE, *courant.*

(*Etourdiment à Damis.*)

Joignons-le. Ah! mon frère! j'accours.

GLACIGNAC.

Ton frère!

VALÈRE, *bas, à part.*

Elle nous perd.

L'HÔTESSE.

Oui, Monsieur est mon frère,
Frère de lait, s'entend; tous deux la même mère,
Mère nourrice.

GLACIGNAC.

Eh donc! la sœur d'un Damis faux!
Immobilés tous deux! jé vous fixe en deux mots;
Jé vous pétrifie.

DAMIS, *d'un air de confiance.*

Oui.

GLACIGNAC, *à Valère.*

Vous vif commé salpêtre,
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maître;
Jé vous ai vu tantôt très-vif, vu dé mes yeux
Parler très-vivément à la veuve, et tant mieux,
Tant mieux, qué vous aimiez cetté veuvé charmante.
Je vous protégerai contre la présidente.
Liguons-nous pour punir l'injustice qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant, touchez là.

Digitized by Google

VALÈRE.

Quel bonheur!

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendre la somme
Qué j'ai prisé par jeu, pour révirer votre homme.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon;
Car en cé cas, mon cher, jé né suis point gascon.

DAMIS.

L'honnête homme!

GLACIGNAC.

Soyons amis à toute épreuve.

VALÈRE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorablé veuve.
Jé vous laissé tous trois suivré votré projet:
Pour votré sûreté, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALÈRE.

Que ce projet sera difficile à conduire!

SCÈNE V.

LA VEUVE, VALÈRE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

L'HÔTESSE.

De ce qu'on lui cachoit il est temps de l'instruire.

VALÈRE.

Elle ne sait donc pas que c'est un faux époux?

L'HÔTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je crois, de tout son cœur au diable.

Digitized by Google

VALÈRE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE, *demi-haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons...

L'HÔTESSE, *imitant la voix de la veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre?

VALÈRE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE, *sans voir Damis.*

Valère, laissez-moi.

(*Elle aperçoit Damis.*)

Eh! ne voyez-vous pas mon mari?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALÈRE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, Madame.

L'HÔTESSE.

(*A Valère.*)

Laissez-la dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALÈRE.

Oui; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

VALÈRE.

Ce n'est point là Damis, Madame.

LA VEUVE.

Quoi! qu'entends-je?

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt, ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah! quelle ressemblance!

DAMIS.

En cette occasion,
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE.

Le même son de voix!

L'HÔTESSE.

Quelque épouse rusée,
Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALÈRE.

Ne perdons point le temps.

LA VEUVE.

Faites-moi donc savoir
Votre dessein.

VALÈRE.

Il est très-simple. On va se plaindre,
Blâmer le président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc! il va le voir, lui parler? ah! je tremble!

DAMIS.

Oubliez-vous déjà qu'à Damis je ressemble?
Apprenez que d'ailleurs j'ai su tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même, au temps qu'il fit naufra

Digitized by Google

Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sottisiers,
Libelles médisans, surtout contre ses proches,
Contrat de mariage; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve et de témoin:
Je ferois son histoire à sa famille en face;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis, en un mot, revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu, que je suis lui.

VALÈRE.

Jouez bien votre jeu, le président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA VEUVE, VALÈRE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

LA VEUVE.

Au! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS, *bas*.

Tenez bon.

(*Il hausse la voix.*)

Eh! ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincue?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entendue;
C'est sur le président, qui disposoit de moi,
Qu'elle doit retomber.

Digitized by Google

L'HÔTESSE, *bas, à la veuve.*

Fort bien, fort bien, ma foi!
Riposter prestement, c'est un talent femelle.

DAMIS.

Quoi! c'est le président qui vous rend infidèle?

VALÈRE, *au président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS.

Ce président rend donc public mon déshonneur?
J'entends le vaudeville, et tout Marseille crie :
Tu sois le bien venu, ta femme se marie.
Ventrebleu!

L'HÔTESSE.

Mais, Monsieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vu mort.

DAMIS.

Eh! vous l'avois-je écrit?

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractère.

DAMIS.

Me faire un tel affront, et par-devant notaire!

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix,
Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons, ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr asile.

Digitized by Google

DAMIS.

Me voilà demi-veuf.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, VALÈRE, LE FAUX DAMIS.

LE PRÉSIDENT.

Le voilà plus tranquille;
Avançons.

VALÈRE.

Je vous laisse.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS, *se radoucissant et ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, Monsieur; j'ai pour les magistrats
(*En colère.*)
Déférence, respect.... mais rancune tenante,
Car ventrebleu!...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,
Quoique de conseils, moi, je n'aie pas besoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour juge même, soit; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref: au fait, dot usurpée....
(*Il tire un contrat.*)
Contrat de mariage en main... mari très-prompt.
Lisez... comptons... rendez... reste à venger l'affront.

VALÈRE.

Il n'est point question d'affront ni de vengeance.
Monsieur le président veut ici ma présence,

Digitized by Google

Pour n'avoir avec vous nulle discussion :
Un mot finira tout sans bruit, sans passion.
Monsieur déjà fâché qu'à tort chacun le blâme
De vouloir disposer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT.

Oui, Monsieur, non qu'on ait peur de vous;
Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS, *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raison s'appaise;
(*En colère.*)
Passe pour revenir, et c'est par parenthèse
Que j'accepte votre offre, et que je suis content.
J'interromps mon courroux, Monsieur le président,
Par raison, par égard pour votre caractère :
Mais, morbleu, je reprends le fil de ma colère,
En pensant qu'il existe un diffamant contrat;
Chacun l'a vu signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé l'offense se répare;
Chacun a là-dessus son foible; moi, bizarre,
Délicat sur l'affront, pour le laver, je veux
Lacérer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet; car de lui-même il s'annule,
Vous vivant.

VALÈRE.

Il est vrai, caprice ridicule.
(*Au président.*)
Vous lui devez pourtant ce bizarre plaisir;
Vous aviez un peu tort.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Contentons son désir,
C'est minutie au fond qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot, je la livre à la tante,
Et non pas à vous; car par mon autorité,
Pour mettre les débris des biens en sûreté,
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Séparer! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on sépare un mari par défaut?
A certains magistrats... oui, c'est là ce qu'il faut;
Ils savent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALÈRE, *au président.*

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS.

Notre dot
Du moins, si je mourois, n'ira plus à ce sot,
Frère de votre femme : avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALÈRE.

Vous voilà donc d'accord?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine:
Je vous joins à l'instant.

Digitized by Google

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le désir de vengeance est un désir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe.
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe!

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT.

J'ai bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les lois les plus sévères.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant : je suis content de moi.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au président.*)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand événement.
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement;

Digitized by Google

Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum et parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.
Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que par prudence
J'avois déjà tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez....

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'étois déjà déterminé
A suspendre pour....

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu; parlez, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon: il m'a dit certains mots....

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis; avant que l'on éclate,
Je suis d'avis de,... de....

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir mieux
Des faits qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux,
Laissez-moi seule agir sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma femme, agissez seule; je vous l'ordonne.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE.

Je joue ici gros jeu; car si c'est ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis,
Après

Digitized by Google

Après avoir été sa trop crédule amante,
S'il savoit que c'est moi qui suis la présidente,
Il me perdroit d'honneur, pour se venger de moi...
Le parti que je prends est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coiffé baissée:
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE FAUX DAMIS.

On ne vient point finir, ce contre-temps m'étonne.
Me soupçonneroit-on? pour peu qu'on me soupçonne,
Ma foi, pour esquiver regagnons notre esquif:
Ravoir la dot pourtant, c'est le point décisif;
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face?
Voyons: car j'ai tantôt gagné la populace;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire est un flux et reflux,
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée.
A Damis avec joie ils ont fait une entrée;
Avec joie ils verroient leur Damis au carcan.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Il me paroît Damis, mais assurons-nous-en:
Pour l'observer de près, et n'être point connue,
Parlons-lui coiffe basse.

DAMIS.

Oui, cette dot reçue,
(*Apercevant la présidente.*)
Je disparoîtrois... Mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme? Evitons son abord.

Digitized by Google

Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce n'est pas lui.

DAMIS, *à part.*

Morbleu, faisons du moins en sorte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
Je voudrois bien savoir...

DAMIS.

Avant de vous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi, Monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi si...

LA PRÉSIDENTE.

Parler tous deux c'est se confondre;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.
Je veux sur une affaire un éclaircissement:
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRÉSIDENTE.

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

DAMIS.

Sachons...

Digitized by Google

LA PRÉSIDENTE.

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS.

Je n'élude point; c'est que naturellement
En conversation je prends mon avantage.
Chacun a pour briller ses talens en partage.
Tel, en répondant juste à chaque question,
Fait voir modestement son érudition :
A bien questionner moi je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,
Ou c'est me mépriser; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vu
En voyageant.

DAMIS.

D'accord; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie et mes voyages,
Qui se vendront chez Jean-Gilles Josse, à Lyon.
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire :
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instruire
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, et je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,
Et pour les dames j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds si je puis.

Digitized by Google

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrois bien savoir de vous...

DAMIS.

Quoi?

LA PRÉSIDENTE, *ôtant sa coiffe.*

Qui je suis?

DAMIS.

Qui vous êtes? parbleu! vous devez vous connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question, c'est de vous demander
Qui vous êtes?

DAMIS.

Fort bien. C'est fort bien préluder!
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarrassées...

LA PRÉSIDENTE.

J'y pourrois mettre encor plus de précision.
Un seul mot de deux points fait la décision;
Dites-moi qui je suis, je saurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences complètes:
Vous m'inspirez, Madame, une estime pour vous,
Un désir de lier connoissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée:
Je vous remets pourtant; cette bouche, ces yeux...
Un certain assemblage, et noble et grâcieux...

Digitized by Google

Mais dans trois ou quatre ans j'ai vu dans mes voyages,
En femmes seulement, vingt milliers de visages;
Ils sont tous gravés là. Mais quoi? vous savez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien.
Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres.
Tant de traits différens, mêlés avec les vôtres,
Font un brouillamini que je débrouillerai;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

N'éclatons pas d'abord; mais en femme sensée,
En démasquant le fourbe, assurons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre noce aujourd'hui.

SCÈNE III.

L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

DAMIS.

La voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le sais que trop; je suis au désespoir.
La prude soupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi! c'est la présidente?

GLACIGNAC.

Elle-même.

DAMIS.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Paix, ne me troublés pas; là-dessus je m'arrange.

Digitized by Google

DAMIS.

Sur quoi ?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers de Damis,
Ces journaux qu'en mourant le défunt t'a remis.

DAMIS.

Eh bien ?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers, quelle est votre espérance?

DAMIS.

Parlez donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé pense et jé répense...

DAMIS.

Mais je suis découvert; pensez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédiens sûrs mé viennent lentément;
Mais nous aurons main forte, en tout cas.

DAMIS.

Ah! je tremble.

GLACIGNAC.

A mon égard jé suis tranquillé, cé mé semble :
Au sujet dé Damis, si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnement : j'ai cru qué cé l'étoit;
Vous né pourriez pas vous, dire, jé croyois l'être.

DAMIS.

Vraiment, non. C'est pourquoi, moi, je veux disparoître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces lettres du défunt.

Digitized by Google

DAMIS.

Tenez; mais je n'ai vu parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux qu'a pris jadis la présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aise.

DAMIS.

Morbleu! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits:
En intrigues d'amour, ce fut un vrai Protée.

DAMIS.

Moi, j'ai vu du défunt chaque intrigue cotée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sais quelques faits.
Voyons s'ils cadreroient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gagnoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur?

DAMIS.

Damis étoit du goût d'à présent, par malheur;
Sur son journal galant je n'ai point vu d'Hortense.

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Dece Protée en fille, autre histoire: en Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau;
Elle y faisoit Thétis; il survint un orage;
Tout enfonce, un triton la prend sur son dos, nage,
Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser;
Elle étoit fière; mais comment le refuser?
Il peut par désespoir se noyer avec elle;
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS.

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce triton;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez: la prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral...

DAMIS.

Ah! sur ce ton, j'ai vu des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En Provence autrefois, mascarades champêtres,
Nos amans en bergers chantoient au pied des hêtres,
De Tirsis et Silvie, et Damon et Philis...

GLACIGNAC.

Jé vois dans cé billet un Damon.

L'HÔTESSE.

Où?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.
L'écrituré sans doute est dé la présidente,
Jé la connois.

Digitized by Google

DAMIS.

Lisons; est-elle convaincante?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre, oui, c'est son écriture aussi;
Car elle a devant moi fait une liste ici
Des priés pour la noce.

DAMIS.

Ah parbleu! je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurois jamais pu deviner sans vous deux...

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux;
Voyons l'autre. Ah! ma foi! Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop tôt heureux peut-être.
Justement, on s'en plaint en champêtre jargon.

(*Elle lit.*)

La fidèle Silvie au volage Damon.
Hon! hon!

« Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement amoureux s'offensent du mot de contrat; mais ce contrat, ne me le promis-tu pas lorsque ta délicatesse exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs précédât la signature? Que la signature le suive donc, ingrat; que Damon et Silvie, après avoir suivi la loi des bergers, subissent enfin la loi du contrat. »

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

Digitized by Google

L'HÔTESSE.

Il faut voir en secret cette Silvie antique :
Qui de nous la verra?

GLACIGNAC.

Cé né peut être moi;
Ellé croiroit...

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'aperçoi.

DAMIS.

Est-elle seule?

L'HÔTESSE.

Oui.

DAMIS.

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oui; car en cas d'alarme on le feroit sauver.

GLACIGNAC.

Comptez sur nous.

SCÈNE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

(*Ces deux derniers dans le fond du théâtre.*)

DAMIS.

Allons; mais qui la vient trouver?
Ah! c'est le président: morbleu! si je retarde,
Il ne sera plus temps peut-être... on me regarde...
On vient à moi... risquons. Oui, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort et plus pressant.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se rétracte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir; votre justice exacte
Cède à votre bonté pour éviter l'éclat;
Mais soyez sûr, Monsieur, que c'est un scélérat:
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe insigne.

LE PRÉSIDENT.

Qu'apprends-je ici, Monsieur? jouer un rôle indigne!

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que Madame a donné;
Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante et la plus équitable,
Par la plus vertueuse et la plus respectable...
En un mot, je souscris à sa décision;
Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, récuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous?

LA PRÉSIDENTE.

De moi, Monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Non, non; vous vous moquez de nous:
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, Monsieur, font honneur à Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez, dites-vous?...

DAMIS.

Belles moralités,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez

Digitized by Google

A réformer mes mœurs sur quelque bon modèle.
(*Au président.*)
Madame... à ses devoirs ne borne point son zèle;
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS, *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ouais! que voudroit-il dire?

DAMIS.

Je ris de souvenir, vous-même en allez rire;
Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour j'étois vif, folâtre en mon jeune âge;
Mais présent... ma foi, je ne suis pas plus sage.
J'étois donc scélérat assez passablement;
Ah! Madame, j'étois un scélérat charmant.
(*Vers elle.*)
Je devins le Damon... de certaine... Silvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie.
Rien que de pastoral dans notre passion;
Toujours traitant l'églogue en conversation.
C'étoient ardens soupirs dans un sombre bocage,
De gazouillans ruisseaux, rossignols, doux ramage,
Musettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergères et bergers dormant sous les ormeaux,
Oubliant leurs moutons épars dans la prairie;
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats sentimens, tirant sur la fadeur:
En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur,

Digitized by Google

Lorsque sur cette intrigue innocente et rustique,
Une mère grossière, injuste et politique,
Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Silvie et moi.
Mais comme un franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRÉSIDENT, *à la présidente.*

Ce récit paroît franc, nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Silvie en ce temps prenant les intérêts,
Madame m'exhorta par cinq ou six billets...
(*Il donne une lettre à la présidente.*)
Si malgré celui-ci votre oubli continue,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincue.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquens,
Bien plus forts en morale, en un mot, convaincans.

LE PRÉSIDENT.

En morale toujours ma femme sut écrire.
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien.
Cette jeune Silvie est ici dévoilée.

LE PRÉSIDENT.

Voilà toujours ma femme avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Le voilà déchiré.

Digitized by Google

DAMIS.

Quel dommage, Monsieur! vous l'auriez admiré.

LE PRÉSIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,
Madame, et j'ai gardé les miens avec les vôtres;
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivois:
Tâchant de mériter ceux que je recevois,
Je relimois les miens, j'y faisois cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Oui, plus je l'examine avec attention,
Plus je vois mon erreur, mon indiscrétion.
(*A Damis.*)
Que vos traits sont changés! c'est une chose étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas! si fort nous change.

DAMIS.

Mon aimable Silvie est bien changée aussi.

LA PRÉSIDENTE.

Par sagesse, Monsieur conduisoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop prompte;
Pardon, vous méconnoître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRÉSIDENT.

C'est la première fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

Digitized by Google

DAMIS.

Oh! suffit que Madame ait la mémoire bonne.

LA PRÉSIDENTE.

Je remets à présent tous ses traits, je dis tous.

LE PRÉSIDENT.

Moi qui ne l'avois vu que très-peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance?

LA PRÉSIDENTE.

Çà, Monsieur, il faut donc pour réparer l'offense
Qu'a pu faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, et lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée :
J'admire que toujours votre première idée
Est la meilleure; car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pour votre nièce
Il faut qu'il ait aussi des égards, et je vais
L'exhorter...

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais;
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCÈNE V.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce fourbe m'embarrasse.

DAMIS, *à part.*

Elle craint à présent de me revoir en face.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres? il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS, *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frère.
(*Ici une scène muette entre eux.*)

DAMIS, *à la présidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE, *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde, il est si médisant!

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe,
Mais vous m'accorderez une petite grâce:
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,

Digitized by Google

Mais vous m'accorderez une grâce assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi.
Sans vous faire prier, vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oui, mais grâce pour grâce, et vous devez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystère...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi j'ai découvert que vous servez Valère;
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer?

DAMIS.

Non; je ne suis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valère;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frère.
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon président;
Conservez-le.

LA PRÉSIDENTE.

Il revient.

Digitized by Google

DAMIS.

Soyez très-complaisante;
Je vous rends vos billets, pourvu qu'on me contente.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRÉSIDENT, *à la tante.*

Je ne me mêle plus de rien; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous.

DAMIS.

Oh! moi j'en suis d'accord, j'ai promis à Madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus,
Monsieur; en bons billets voici cent mille écus;
Je les livre à ma sœur.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS, *bas.*

Patience.

(*Haut.*)

Le contrat.

LE PRÉSIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance
Va donc se contenter : déchirons.

Digitized by Google

LA PRÉSIDENTE *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :
Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire:
La confiance aveugle est blâmable.

LE PRÉSIDENT.

J'admire,
Que vous voulez qu'en tout on voie clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS, *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Afin que nous partions,
Voyez vîte.

LA PRÉSIDENTE.

Attendez.

LE PRÉSIDENT.

Excès d'exactitude,
D'ordre!

DAMIS, *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE, *à part.*

Que j'aime à voir la prude
Au supplice!

LE PRÉSIDENT.

Est-ce fait?

Digitized by Google

DAMIS.

Oui; quand on a bien vu,
On est beaucoup plus sûr.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, L'HOTESSE, DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC.

Il est bien réconnu
Pour être vrai Damis, mon parent et le vôtre:
Le nouvel époux fuit, un mari chassé l'autre.

LA PRÉSIDENTE.

(*A la veuve.*)
Partons. Puisse Damis faire votre bonheur!

SCÈNE VIII.

LA TANTE, LA VEUVE, VALÈRE, DAMIS, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Bon! les voilà partis.

VALÈRE.

Ah! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante et maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous?

VALÈRE.

Quel comble de bonheur!

Digitized by Google

T2 1380

DAMIS.

Oui, vous êtes heureux qu'une prude ait eu peur;
Contre ses intérêts qu'une prude réduite,
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite;
Chose rare à présent! l'on en trouve si peu,
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu.
Tout bien considéré, franche coquetterie
Est un vice moins grand que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites soins:
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

JAN 25 1916

FIN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

Digitized by Google

TABLE

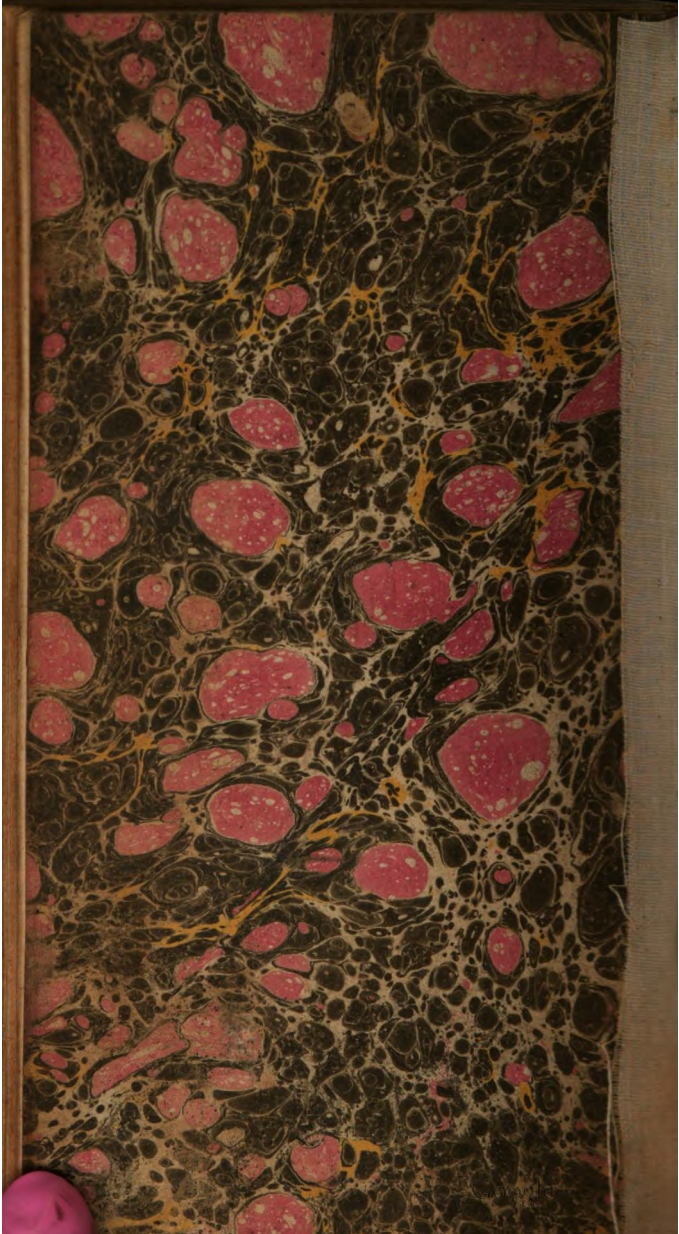
DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'Esprit de contradiction, comédie.. Page 5
Notice sur Dufresny 7
Le Double veuvage, comédie 57
La Coquette de village, comédie 133
La Réconciliation normande, comédie . . 193
Le Mariage fait et rompu, comédie. . . . 295

Fin de la Table du tome trente-sixième.

THE PUBLIC LIBRARY
FEB 19 1915
ANN ARBOR, MICH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google